LE TORÉADOR.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

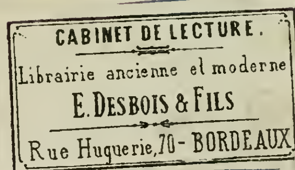
LE

TORÉADOR

PAR

G. DE LA LANDELLE.

2



PARIS
PAUL PERMAIN ET Cie, ÉDITEURS,
30, RUE MAZARINE.

1851

LA PERLE D'ORIENT.

XI

La perle d'Orient.

Le marquis del Puntal fit un signe ; les bourreaux attendirent qu'il eût parlé avant de hisser le toréador à la potence :

— En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par Sa Majesté Catholique, dit le vieil hidalgo, je fais grâce à Diégo Tudilla, le matador.

Il y eut alors un trépignement de joie ; le peuple applaudit à outrance ; le toréador, laissé libre, courut à Zaléa, qui bondit dans ses bras et perdit ses forces ; mais quand il eut donné un baiser paternel à la jeune bohémienne, il tourna les yeux sur le lieu de l'exécution sanglante de son frère.

. . . .

Et il était encore là, consterné, immobile, muet d'horreur, et les bourreaux et les troupes se retiraient, lorsque la foule envahit la place, l'arracha malgré lui à ses douloureuses méditations et l'emporta triomphalement, ainsi que

Zaléa, jusqu'au cirque, où ils furent l'objet d'une ovation générale. On aurait voulu que dès le lendemain lè toréador reparut dans l'arène ; mais il demanda un délai de huit jours qu'on ne put lui refuser.

Le vieux Matéo et tous les fameux matadores venus à Séville pour essayer d'obtenir la grâce de leur collègue allèrent en corps complimenter Diégo Tudilla ; ils ajoutèrent qu'ils ne partiraient point sans l'avoir vu et admiré sur le théâtre ordinaire de ses exploits.

— Je n'ai rien à vous refuser, mes maîtres, répondit le toréador, vous me

verrez!... Et pourtant, continua-t-il, s'il eût dépendu de moi, j'aurais abandonné ce pays où la main du bourreau m'a souillé de son contact.

— La clémence du roi, dit gravement Matéo, est semblable au feu du ciel, tout ce qu'elle touche est purifié.

Les toréadores se retirèrent ; il ne resta dans le patio de la petite maison de Triana que Diégo Tudilla et Zaléa la Rousse. — Le moment d'une explication dificile était arrivé.

On se rappelle comment la jeune bohémienne, emportée par un sentiment

plus fort que sa réserve habituelle, avait hautement proclamé son amour pour le matador, lorsqu'elle le conjurait de rendre la liberté à don Alvaro Barros et de renoncer à Mariquita.

Depuis, trop d'évènements s'étaient pressés autour d'eux, trop de situations tragiques s'étaient succédées, pour qu'on eût parlé de la déclaration de la jeune fille.

En prison, le toréador avait accepté ses services et ses caresses ; en face de la mort, il était inutile d'évoquer un tel souvenir, il n'y fut fait allusion qu'une seule fois, comme on l'a vu ; — mais à

présent un nouvel horizon s'ouvrait; Zaléa, plus timide qu'auparavant; n'osait lever les yeux sur son maître, et celui-ci loin de se rapprocher de sa compagne semblait la fuir.

Autrefois, les joies et les chagrins du toréador étaient ceux de Zaléa la Rousse; il trouvait dans sa fille adoptive l'écho fidèle de ses pensées sans même excepter celles qui se rapportaient à dona Mariquita. Maintenant, au contraire, une barrière se dressait entre eux; Diégo se retirait à l'écart pour pleurer sur son frère, sur ses espérances, sur son honneur, il n'appelait plus la tendre gitanita

à partager ses douleurs poignantes, car il se savait aimé, aimé d'amour, avec passion, avec jalousie.

Cet état de gène durait depuis trois fois vingt-quatre heures lors de la visite des toréadores ; il devenait intolérable. On ne peut vivre ainsi en présence, en relations continuelles, avec un fatal secret sans issue, et c'est pourquoi le matador prit la parole.

— Enfant, dit-il, approche-toi.

Zaléa s'avança lentement, humble et tremblante, car elle ne pressentait que trop le sujet de l'entretien.

— Oui ! répéta le toréador, je voulais fuir l'Espagne, abandonner la vile profession de tueur de taureaux, et aller au-delà des mers me créer une existence nouvelle ; car ici la vie me pèse, un cauchemar de plomb m'étouffe jour et nuit, je ne vois que du sang et des larmes. Il serait sage de fuir.

— Mon cher maître, murmura la gitanita, ce serait notre salut à tous les deux.

— Ici je suis déshonoré, Zaléa, ce peuple qui m'a arraché à la mort par ses cris, doit me regarder comme son esclave et sa propriété légitime. Un homme m'a outragé, je ne puis le punir, car lui

aussi a imploré ma grâce, et je le verrai épouser Mariquita.

— Toujours Mariquita! répéta douloureusement la bohémienne.

— Et cet homme enfin, poursuivit Diégo, ce don Alvaro Barros est le proche parent, l'ami et bientôt le gendre du marquis del Puntal qui m'a rendu la vie!

— Oh! partons! quittons à jamais l'Espagne! Avec vous, mon doux seigneur, les déserts seront pour moi des lieux de délices.

— Ils ont décapité mon frère; ils ont massacré les braves qui s'étaient jetés

dans notre parti à cause de moi! Seul j'ai survécu... N'est-ce pas une honte?

Ainsi continuait le matador d'un ton grave et sans tourner ses regards sur Zaléa qui lisait dans ses pensées.

Elle avait froid au cœur:

— Mais vous ne voulez pas être sauvé! s'écria-t-elle enfin, vous ne voulez pas vous éloigner de Séville, parce que vous aimez encore Mariquita.

Le toréador tressaillit et vit la bohémienne qui se tenait droite devant lui, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux

secs et enflammés, prenant l'offensive à son tour.

— « Eh bien ! seigneur Diégo, je vais parler maintenant ! reprit-elle

« Vous aimez dona Mariquita, vous l'aimez, parce qu'elle est bonne et généreuse, parce que vous l'avez bercée tout enfant, parce que vous avez obtenu d'elle des paroles d'amitié fraternelle, quand elle était sous votre garde dans la maison de votre mère.

« Vous l'aimez ! parce que depuis dix ans vous la revoyez, après chacune de ses absences, revenir plus belle et plus digne d'être adorée !...

« Dieu me préserve de prononcer une seule parole qui puisse diminuer les mérites de dona Mariquita ; mais, écoutez, maître, écoutez jusqu'à la fin.

« Vous avez élevé sur elle vos regards ; daignez, daignez une fois les abaisser sur Zaléa.

« Voyez ! vous m'avez aussi bercée tout enfant.

« A l'époque où vous eûtes la charité de me recueillir, j'avais justement l'âge de dona Mariquita ; elle venait de rentrer chez le marquis, son père, lorsque votre mère, sa nourrice, mourut ; elle n'était

plus avec vous, pourquoi ne l'ai-je pas remplacée dans votre cœur ?

« Vous m'aimez comme un père, dites-vous? mais voyez si moi aussi je ne suis pas belle ! on me l'a dit souvent, et comme je vous aimais d'amour, Diégo, j'ai voulu savoir si c'était la vérité.

» J'ai appris à me connaître, et je fus bien joyeuse le jour où je vis que j'étais vraiment belle; car je le suis !

« Je suis grande sans l'être trop, maître, et je ne manque pas de grâce.

« Mariquita n'est ni plus souple ni plus svelte que moi.

« Mariquita n'a pas de plus jolies dents, ni de plus beaux yeux noirs, ni des sourcils mieux arqués, ni des traits plus corrects.

« Dona Mariquita del Puntal a la distinction d'une jeune fille de sang noble.

« Zaléa la descendante des Brahmes, a sur le front l'éclat lumineux d'une enfant du soleil.

« Mariquita del Puntal a le teint d'une blancheur éblouissante, et les joues roses, et les lèvres veloutées comme une pêche ; elle a de longs cheveux noirs qu'elle laisse flotter au vent du soir.

« Moi, Diégo, je suis Indienne.

« Le berceau du monde est mon berceau.

« J'ai le teint jaune comme l'or pur, j'ai les joues colorées par un feu céleste, les nuées d'orient sont moins brillantes au matin quand l'astre éternel sort des ondes.

« Mes lèvres sont plus rouges que la braise ardente, elles feraient pâlir le rubis !

« Si mes cheveux tressés ont des reflets étranges, si l'on m'appelle *la Rousse*, m'appelle-t-on la laide ?

« Mes cheveux ont été trempés dans la lave du volcan enflammé, ils sont lisses et soyeux; ils sont semblables aux ailes de ces oiseaux de mon pays qui scintillent à l'égal des pierres précieuses.

« Zaléa, Zaléa la Rousse! c'est moi! Oui, je suis rousse comme ces anges du ciel qui planent aux voûtes du saint lieu.

« Je suis rousse, moi! c'est ma beauté, maître. Je suis belle ainsi, le serais-je autrement?

« Je ne suis pas une Africaine ou une Capresse. Le sang qui coule dans mes veines n'est pas le sang d'une race réprouvée.

« Ai-je donc les yeux mats et les cheveux crépus ? Suis-je donc maudite ? ou bien suis-je la fille d'un peuple qui n'a jamais courbé le front ?

« Les Gitanos sont proscrits; ils ne sont pas esclaves !

« Ma longue chevelure est dorée, je le sais; j'en suis fière.

« Elle est belle à voir, elle est plus douce encore à toucher.

« Il est de jeunes cavaliers à Triana, il est de nobles seigneurs à Séville qui m'ont souvent prié de leur en donner

une boucle; ils me trouvaient belle, ceux-là!

« Ils me disaient que mon sourire était plus suave que la brise embaumée; ils m'appelaient la perle d'Orient, la péri, la merveille; ils voulaient me baiser la main comme à une grande dame.

« Et quand je leur répondais: — « Ne vous raillez pas, seigneurs, d'une gitana disgraciée, » — c'étaient des serments dont je me moquais à mon aise.

« — Allez, allez trouver vos blanches Andalouses, leur disais-je, laissez-là Zaléa la jaune, la rousse, l'orpheline de Franchipargo. »

« Eux, alors, citaient les plus belles pour me les comparer : Juana de la Torré, la blonde Catalane, et Carméla Barzona de Cadix, et les plus renommées de Séville, de Carmone et de Cordoue n'approchaient pas de moi, de moi qui les repoussais, Diégo ; car je n'ai jamais aimé que vous !

« Mais l'enfant délaissée est devenue sous votre toit une belle jeune fille, et vous ne vous en êtes pas aperçu ! »

. . . .

On eût dit qu'un épais nuage placé devant les yeux de Diégo se dissipait par

degrés à mesure que Zaléa parlait.

— En vérité elle est belle ! murmura le toréador.

« — Mais la beauté du corps est peu de chose, maître, poursuivit la jeune fille avec une émotion croissante ; dites maintenant, ai-je été ingrate ou rebelle ? ai-je été une fille obéissante et dévouée ? ai-je jamais mérité votre colère ?

« Voyez cette cicatrice, Diégo, dit-elle en découvrant son bras ; un fer de stylet vous menaçait, je l'ai détourné.

« Quand des dangers vous entouraient, où était Zaléa ?

« Enfant, je vous garantissais de l'ardeur du soleil !

« Jeune fille, je vous ai préservé de la fureur des hommes !

« Non ! non ! je ne veux pas parler ainsi ; vous ne me devez rien et je vous dois tout !... Mais je suis belle, belle de corps et belle d'âme, et je le dis tout haut parce que je vous aime !

« Mon Dieu ! mon Dieu ! ne suis-je donc plus digne d'être appelée votre Zaléita, votre Zaléitita ? Vous étiez tout pour moi, Diégo ; je vous ai aimé à la fois comme un père, comme un frère, comme un maître, comme... »

. . . .

La Gitana ne put achever ; elle vit que le toréador était touché, elle se jeta à ses pieds en pleurant. Il la releva.

— Pauvre enfant, dit-il, tu es bonne et dévouée plus que tu n'as su le dire. Quand Diégo était triste, tu souriais et tu chantais ; quand il était en péril, tu restais à côté de lui ; quand il a été blessé, tu l'as pansé. Tu l'as suivi au combat et en prison, et tu étais encore auprès de lui devant le gibet, Ton amour, ma douce Zaléita, serait digne d'être partagé.

La bohémienne sourit à cet aveu ; l'es-

pérance entra dans son cœur.

— Maître, dit-elle, je vais chanter si vous voulez. Ma voix m'a-t-on dit encore, est pure et flexible. Quelquefois vous m'avez écoutée avec plaisir.

— Chante! charmante tourterelle, chante! chante, petit oiseau.

Zaléa prit sa guitare à doubles cordes de métal; elle choisit la plus touchante de ses romances, celle qu'elle aimait à chanter toute seule :

Yo que soy muy desdichada,
Quiero, si, quiero llorar...
Moi qui suis bien malheureuse,
Je veux, oui, je veux pleurer.

Elle ne put retenir ses larmes quand elle dit ce dernier vers :

Ay de mi ! que por el me muero !
Hélas ! car pour lui je me meurs.

Le toréador prit sa main, et puis essuyant doucement ses larmes :

— Un jour viendra, mon enfant, murmura-t-il, un jour viendra sans doute où Diégo t'aimera comme tu veux être aimée.

Don Alvaro Barros fut oublié, le nom de Mariquita ne fut plus prononcé. Zaléa se donnait bien de garde de dire une seule parole qui pût éveiller chez son maître de pénibles souvenirs. Avec un

tact merveilleux, elle allait au-devant des sombres pensées pour les écarter ; elle prévenait les moindres désirs du toréador, s'ingéniait à le distraire et formait tout bas le projet de l'entraîner de Séville à Grenade, de Grenade à Madrid, puis enfin au-delà des mers. Sans qu'il s'en doutât, elle voulait lui faire mettre à exécution le projet qu'il semblait avoir conçu ; après la corrida elle était résolue à tenter un premier effort.

— Qu'il cède pensait-elle, l'absence achèvera de rendre le calme à son cœur ; il cessera d'aimer Mariquita, et alors enfin il acceptera tout l'amour de la pauvre bohémienne.

Mais le jour du combat, jour impatiemment attendu par la population, ne pouvait tarder à paraître.

L'on avait fait venir des montagnes les plus terribles taureaux qu'on eût pu trouver; il fallait que le spectacle fût digne de l'attente générale.

Dès le matin, malgré les ardeurs du soleil, les abords du cirque étaient entourés par une foule compacte; les gradins furent occupés plus de quatre heures avant l'instant officiel de l'ouverture de l'arène; dix mille spectateurs garnissaient les galeries; le reste des habitants de Séville se tenaient sur la pro-

menade qui longe la rive gauche du Guadalquivir.

Le marquis del Puntal, malgré son extrême faiblesse, voulut assister à la corrida pour faire honneur à Diégo ; don Alvaro Barros et dona Mariquita prirent place auprès de lui. Presqu'en face, Matéo, les toréadores étrangers et Zaléa occupaient des banquettes réservées.

LA DERNIÈRE CORRIDA.

XII

La dernière Corrida.

L'heure du spectacle national vient de sonner. —Séville fait silence.

La corrida bien-aimée est, cette fois, la suite d'un drame récent qui a jeté le trouble dans tous les cœurs ; le héros de l'arène est en même temps le héros

d'une insurrection redoutable qui a mis en péril la ville, la province, l'Espagne entière.

L'orchestre prélude par une brillante fanfare. Toutes les voix se sont tues, les éventails même cessent de s'agiter, l'on n'entend pas le frôlement d'une seule robe de soie, et la brise du soir s'étonne de passer sans emporter sous son aîle quelque soupir amoureux.

Les picadores à cheval, la lance haute, défilent devant la foule et vont se ranger de distance en distance autour du champ de bataille.

La joute préparatoire commence.

Un léger murmure semblable au bruit d'un ruisseau parmi les rochers circule autour des galeries; le nom de Diégo passe de bouche en bouche, on est impatient de le voir, de l'applaudir. Les causeries se raniment; mais une seconde fanfare annonce le taureau. Mille clameurs soudaines l'accueillent et se calment graduellement.

L'animal, jusque-là enfermé dans l'obscurité, est à la fois ébloui par la lumière, étourdi par le bruit, irrité par les coups qu'on lui a donnés pour le faire sortir, il s'élance sur le premier picador dont la lance inoffensive ne peut lui faire

de blessure grave. — Une rondelle placée à deux pouces environ de la pointe, empêche le fer de pénétrer plus profondément. Aussi le cavalier réussit-il rarement à détourner le taureau qui s'acharne plus ou moins contre le cheval.

Une série de monstrueux exploits commence alors. Les malheureux coursiers sont éventrés tour à tour; à peine si deux ou trois picadores ont pu soutenir le premier choc. Hommes et montures roulent sur le sable. Le cavalier rembourré de tous côtés se relève et s'abrite derrière des coulisses ménagées exprès

pour lui à chaque poste de picador, mais le cheval reste gisant sur le lieu où il est tombé.

Après avoir éventré cinq ou six chevaux, l'animal sauvage semble reprendre haleine; il frappe des pieds la terre, hume l'air et mugit; il se dirige lentement vers l'un des picadores.

Le cavalier se prépare à un assaut moins impétueux mais plus opiniâtre que le premier.

Si le taureau hésite, il s'avance de quelques pas et lui enfonce sa lance entre les cornes ou sur le cou.

L'animal essaye d'éviter le fer et de se précipiter sur le cheval. Souvent la lance rompt et le taureau remporte une seconde victoire, parfois le picador tient bon et le force à reporter sa rage sur un cavalier moins heureux qui sera démonté.

Il faut voir alors avec quelle furie la bête sauvage enfonce ses cornes dans le ventre du cheval et en fait jaillir les entrailles.

Si le picador n'est pas bien tombé, et qu'il soit en péril, comme il arrive quelquefois, des valets de pied accourent à son aide; avec leur longues pièce d'é-

toffe de couleurs tranchantes, ils détournent la colère du taureau, qui abandonnant sa victime, n'a plus pour assouvir sa rage qu'une vaine banderolle sur laquelle il s'escrime aux rires bruyants de l'assemblée.

Les chevaux blessés à mort expirent aux bords de l'arène ; le taureau las et couvert de sang se tient au milieu, il voudrait fuir cette lutte inutile, car il n'y voit pas de terme, il semble découragé de rencontrer sans cesse de nouveaux ennemis.

Le moment est venu de rallumer sa

rage, il faut le rendre furieux afin que le toréador triomphe avec gloire.

Le peuple hurle de toutes parts, interpelle et insulte sa farouche victime, lui jette des pierres, l'excite du geste, ou le frappe et le pique, si c'est possible.

Les coureurs du cirque, les banderilleros s'avancent portant chacun deux dards aigus garnis de bandelettes et de pétards, techniquement nommés *banderillas*. Chaque agile garçon se présente droit en face de l'animal qui baisse le front ; plus prompt que l'éclair le banderillero enfonce ses dards à droite et à

gauche sur le cou de l'animal qu'il évite d'un bond.

Dix ou douze *banderillas* sont plantées de la sorte auprès des oreilles du taureau ; il s'agite pour s'en débarrasser, mais les bandes de papier frissonnent, les pétards éclatent ; il arrive au paroxisme de la rage. Il écume, il gronde, il frappe la terre et s'y roule même par moment, puis il court çà et là, menaçant, l'œil en feu.

Le peuple se passionne d'ordinaire pour ces cruels préliminaires de son délassement favori ; mais on attendait Diégo Tudilla ; qu'importaient les coups

de lance et les coups de cornes ; on allait revoir en brillant gladiateur, l'homme qui huit jours auparavant était le patient du bourreau, après avoir commandé la cavalerie des Bartuleiros.

Les picadores perdirent leur adresse en vain le taureau fut superbe de fureur, dix chevaux étaient éventrés, — le public y prit à peine garde.

Les fanfares recommencèrent enfin, enfin le tour du matador était venu.

Diégo Tudilla ne pénétra dans l'arène que lorsque le taureau lancé, harcelé, enivré par l'odeur du sang et par les cris

tumultueux de la foule lui parut digne de périr sous le glaive du roi des toréadores.

. . . .

L'athlète avait revêtu son plus riche costume. Sa veste légère étincelait de paillettes d'or : un haut-de-chausse brodé et boutonné d'argent, de grandes guêtres de maroquin ornementées avec art dessinaient ses formes vigoureuses ; une ceinture de soie isabelle embrassait sa taille ; une toque surmontée d'une aigrette brillante était posée sur sa tête.

Il salua ; le peuple applaudit avec frénésie.

Le chulillo reçut la toque du gladiateur et lui présenta en échange un large morceau de drap écarlate et une épée à deux tranchants.

Le toréador procéda dans les règles ; il s'avança vers le taureau qui voyant l'étoffe rouge baissa la tète et fondit sur elle. Diégo sans bouger enfonça le glaive au défaut de l'épaule gauche ; la pointe perça le cœur de l'animal qui tomba mort à ses pieds.

L'assemblée battit des mains en atten-

dant mieux, car Diégo Tudilla l'avait accoutumée à des scènes plus longues et plus dramatiques. On disait qu'il se réservait pour la fin. Aussi les cris de joie ne furent pas moins bruyants que de coutume.

Des *viva* prolongés partaient de toutes les banquettes; mais le matador, promenant enfin ses regards sur les spectateurs, vit dona Mariquita et don Alvaro Barros lui applaudir ainsi que les autres.

Zaléa observait son maître; elle pâlit et trembla.

— Mon Dieu? murmura-t-elle, ayez

pitié de nous! Comme il la regarde! il frémit!... il est jaloux!... il l'aime toujours!

La seconde fois, le toréador fut magnifique; il avait affaire au monstre le plus redoutable de la Sierra Morena. Pour bien mériter aux yeux de Matéo et des autres maîtres, il ne lui porta le coup mortel qu'après dix minutes de passes et de feintes d'un intérêt palpitant.

Aux respirations haletantes d'un peuple entier succéda une explosion de trépignements et de bravos.

Les promeneurs qui n'avaient pu trou-

ver place dans l'enceinte voulurent savoir ce qui venait d'avoir lieu, et puis une seconde salve de *viva* partit des rives du fleuve.

La ville entière applaudissait.

Quand Diégo leva les yeux sur Mariquita del Puntal, dont Alvaro la tenait par la main; elle était encore attentive aux exploits du toréador, mais elle souriait à son cavalier qui lui parlait bas à l'oreille, et le marquis distrait du spectacle pour les propos galants du fiancé paraissait trop heureux.

Diégo sentit se rallumer toute sa fureur d'amour, toute sa jalousie, toute sa haine

plus ardentes, plus insensées qu'en aucun temps,

Le bartuleiro se réveillait.

Comme ses taureaux, lui aussi était étourdi, énivré, excité par les cris de la multitude.

Des souvenirs horribles se heurtaient dans sa pensée ; — C'était Pablo expirant ; Mariquita échevelée, à genoux, belle de douleur : ou encore Alvaro la menace et le mépris sur les lèvres.

— J'ai été faible ! je n'ai pas su profiter de la victoire... Malédiction sur moi ! se disait-il.

Pauvre Zaléa ! son image ne vint pas illuminer ce sombre tableau, ce cauchemar infernal. La fièvre brûlante du matador alla croissant pendant toute la représentation. Il agissait sous l'empire d'une réaction brusque et irréfléchie, sorte d'instinct brutal qui l'emportait au-delà de toutes les bornes.

Le peuple émerveillé ne cessait d'applaudir ; car dans sa colère Diégo frappait les taureaux sans méthode, du tranchant et de la pointe ; il faisait voler les lambeaux de chair, il ne se lassait pas de barbaries extraordinaires, il torturait ses victimes et les faisait mourir à petit

feu, ne les perçant que de guerre lasse, lorsqu'elles tentaient un effort désespéré avant de mugir pour la dernière fois.

Le sang ruisselait.

Le matador était livide ; il faisait peur à voir : on eût dit d'un démon donné en spectacle à une nation de bourreaux.

De temps en temps il jetait des regards féroces sur la loge du marquis del Puntal. Mais là, là seulement, on restait étranger à ce qui se passait dans l'arène. On s'était lassé de toutes ces joies barbares de la populace espagnole ; — les mots d'amour mellifluaient et ré-

pandaient leur arôme sur Mariquita la belle, mollement penchée au bras de don Alvaro. La gaze du bonheur voilait aux fiancés les scènes de carnage; ils nageaient dans cette sphère divine où les clameurs de la terre ne sauraient pénétrer. De douces larmes roulaient dans les yeux du vieux marquis del Puntal.

Il est, dit-on, un insecte venimeux qui se frappe de son dard empoisonné lorsqu'il est à bout de fureur.

Le scorpion devrait être l'emblême de la jalousie.

La rage de Diégo se tournait contre

lui-même. Zaléa l'avait deviné, elle aurait voulu, au prix de sa vie, l'entraîner hors du cirque, et le soustraire aux horribles pesées qu'elle lisait sur son front. Mais elle était enchaînée à sa place: elle y souffrait des angoisses qu'on ne peut comparer qu'aux tortures des damnés. Diégo qui lui avait souri en entrant, Diégo ne s'était plus tourné vers elle :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait la jeune fille, permettez seulement qu'il me regarde, il sera sauvé !

Mais le matador ne regardait que dona Mariquita, tout entière aux serments d'amour d'Alvaro Barros.

. . . .

Un dernier taureau moins grand que les autres fut introduit. C'était un *novillo* La pièce plaisante, la farce finale. Souventon livrait ainsi un adversaire ridicule au grand toréador pour qu'il pût encore plus à son aise égayer la multitude aux dépens de la victime.

Par malheur Diégo Tudilla n'était pas d'humeur à faire le bouffon. Messieurs les régidores, en établissant le programme de la *corrida*, avait compté sans les passions de l'acteur.

Le matador était arrivé au comble de

l'exaspération. Au lieu de se jouer du novillo, comme on l'espérait, il s'élança l'épée à la main, vers la loge du marquis del Puntal; sa tête affreuse à voir en ce moment grimaçait entre les deux fiancés, et d'une voix frémissante :

— Seigneur marquis, dit-il, remercie Dieu de ce que tu m'as fait grâce de la vie! Don Alvaro, vois ce glaive, il pourrait t'égorger, il t'épargne, et je vais mourir! Adieu, Mariquita, j'ai trop vécu, puisque votre amour n'est pas pour moi!

L'on ne sait quel ange empêcha le toréador de commettre un triple assas-

sinat, mais Zaléa priait pour lui.

Le peuple, qui ne savait point de quoi il s'agissait, s'attendait naturellement à quelques charges burlesques; l'on riait et l'on applaudissait d'avance.

Diégo Tudilla courut droit au novillo, et, contrairement à ce qu'on a jamais fait sur un cirque d'Espagne, il enfonça son glaive dans le poitrail de l'animal, puis il se croisa les bras. On crut qu'il voulait faire le grand écart, passer par-dessus la bête ou peut-être lui monter en croupe. Les rires redoublèrent.

Mais l'animal irrité s'était baissé;

il enfonça ses deux cornes dans le ventre du toréador qui n'avait pas reculé d'une semelle, il le renversa et le foula aux pieds ; — quelques voix crièrent :

— Bravo, novillo !

Le matador, suivant l'usage en pareille circonstance, fit un effort pour se relever, retirer le glaive et sacrifier le taureau avant de mourir; les forces lui manquèrent. Vingt hommes, toréadores, banderilleros et spectateurs, s'étaient élancés dans l'arène.

Le premier qui atteignit le novillo fut don Alvaro Barros. L'élégant cavalier

retira fort adroitement de la poitrine du taureau, le glaive du matador et prenant bien son temps il l'enfonça dans les règles au défaut de l'épaule gauche ; le cœur fut percé : le novillo tomba.

— Bravo ! bravo ! Viva don Alvaro Barros ! cria la multitude.

Le cavalier jeta un regard de mépris sur le matador et alla rejoindre Mariquita.

Zaléa maintenant était auprès de Diégo.

Comme les chulillos emportaient le matador, il entendit des coups de sif-

flet partir des troisièmes galeries. Le peuple, trompé dans son attente, criait à présent :

— *Muera! muera el perro! el bartuleiro! el desmanado! el malhechor! muera el verdugo! muera el carnicero!*

— Meure! meure le chien! le bartuleiro! le maladroit! le malfaiteur! meure le bourreau! meure le boucher!

Meure le boucher! — Tels furent les derniers cris qui parvinrent aux oreilles du gladiateur mourant: tels furent les adieux de Séville et de Triana à Diégo Tudilla, le roi des toréadores.

— Voilà bien le peuple ! murmura le marquis del Puntal, le peuple frénétique d'admiration, versatile et féroce !

Le commandant-général n'ajouta pas un mot de plus et se fit reconduire à son hôtel ; Mariquita et don Alvaro Barros avaient hâte, comme lui, de se soustraire aux regards curieux de la multitude.

. . . .

Le toréador avait été porté dans une salle contiguë au cirque ; les gens de l'art lui prodiguaient des soins inutiles ; Zaléa versait des larmes en demandant une espérance, nul n'osait la consoler,

— pas même le vieux Matéo qui se trouvait maintenant au chevet de son ancien rival. On fit appeler un prêtre, après le départ duquel Diégo sembla plus tranquille : le pardon des injures est le remède de l'âme.

— Oh ! non ! non ! vous ne mourrez pas, maître ! disait Zaléa. Daignez vivre! Je ne vous dirai plus que je vous aime ! je ne serai que votre fille, votre enfant, votre petite Zaléita ! Maître ! mon maître ! Ah mon Dieu !... seigneurs médecins, dites-moi qu'il n'en mourra pas ! — Et vous, seigneurs matadores, n'est-il pas vrai qu'on réchappe de ces bles-

sures ? Oh ! je le sais bien, moi, ce n'est pas mortel : Juan de Tolède a été plus maltraité que lui, et le voici parmi vous !

Le sourire déchirant de la jeune fille qui achevait ces paroles d'un air de triomphe, ce défi à la mort mêlé de gémissements, arracha des larmes au vieux Matéo, l'ancien roi de l'arène, homme dur entre les hommes d'Espagne, — et qui, pour la seconde fois, pleurait ainsi à cause de Diégo.

La bohémienne se jetait à genoux, elle se tordait les bras et courait éperdue. Elle prenait les mains de Matéo et puis

celles du mourant. — Ensuite, navrée de douleur, elle priait encore.

Les yeux de Diégo Tudilla s'arrêtèrent enfin sur elle, et d'une voix harmonieuse :

— Ma fille Zaléita, dit-il, que tu es belle ! Oh ! oui, tu es bien plus belle que Mariquita ! Non, je ne veux plus te comparer avec elle ! ma douce colombe !... Sur mon âme, c'est toi que j'aimerai toujours !... Tu seras ma compagne bien-aimée ! Va ! souris à nos fiançailles, et reçois cet anneau qui me fut donné par un autre, qu'il soit le gage de mon amour pour toi.

Le matador, à ces mots, retira de son petit doigt l'annelet de fer aux armes de Puntalès et le mit à la main de Zaléa.

— Je t'aime ! dit-il encore...

Et au même instant il mourut.

La bohémienne avait posé contre son cœur la main glacée de son maître, — elle tomba sans connaissance sur le lit d'où l'on ne pût l'en arracher que par force. Lorsqu'enfin elle se releva, la malheureuse ne prononçait plus que des paroles vides de sens, elle était folle.

Matéo voulut la retenir près de lui,

mais elle prit la fuite, et l'on ne sait pas au juste ce qu'elle devint après.

On la revit seulement à Santi-Poncé le jour des obsèques de Diégo, qui avait demandé à être enterré dans la même tombe que son frère Pablo Yunqué.

Zaléa pria dévotement pendant l'office, elle assista sans pleurer à l'inhumation de son maître : ensuite elle disparut.

Matéo d'une part, et de l'autre le marquis del Puntal, la firent vainement chercher dans toute la province ; chacun pensa qu'elle s'était jetée dans le Guadalquivir, et l'on ne s'enquit plus d'elle.

Un voyageur digne de foi rapporte cependant qu'en 1668, sous le règne du roi Charles II, une vieille gitana, à peu près folle, vivait de la manière la plus sauvage dans les ruines d'Italica. Elle était vêtue de peaux de mouton non dépouillées de leur laine; les gens du pays l'appelaient Zaléaza-la-Rousse et l'accusaient de jeter des maléfices. Plusieurs fois, on faillit lui faire un mauvais parti; mais elle connaissait des trappes et des cachettes qui la mirent toujours à l'abri des persécutions.

Elle mourut vers cette époque; et, chose étrange! lors des fouilles d'Italica, on trouva trois squelettes au lieu de

deux dans la tombe bien connue des frères Tudilla les bartuleiros. Le plus grand était facile à reconnaître à sa tête séparée du tronc. Le plus petit avait les os d'une extrême délicatesse, et portait à l'un de ses doigts un anneau de fer aux armes de la maison del Puntal.

FIN DU TORÉADOR.

FÉNELLA.

Introduction.

Ici, plus de grands coups d'épée, plus de scènes sanglantes, plus de tableaux terribles peints d'après les modèles vigoureux des Salvator Rosa : plus de villes en ruines, plus de châteaux-forts assiégés par des Bartuleiros ; plus de cités dominées par le pouvoir

occulte des *Rapaces* (1), plus d'aires de bandits suspendues comme le *Leinewald* (2) au-dessus des paisibles voyageurs, plus de catacombes ni d'oubliettes; — et pourtant du drame, du drame encore, car le drame suit l'homme dans tous les temps, dans tous les lieux, sous tous les costumes.

Nous déplaçons de nouveau le théâtre de nos scènes; nous allons rentrer dans les mœurs contemporaines, ramener nos lecteurs en France, donner un dernier coup d'œil à la vie d'intérieur et de famille ; — Fénella est une enfant

(1) *Le Roi des Rapaces.*

(2) *Le Fou du Leinewald*, t. IV du *Roi des Rapaces.*

que vous avez tous connue, faisant les délices du monde où vous vivez; — elle ressemblera bien peu, notre nouvelle héroïne, à cette altière Irène qu'adorait le *roi des Rapaces*, elle n'aura guère de rapports avec cette Zaléita, cette Zaléa, cette Zaléaza-la-Rousse du *Toréador* que nous venons d'abandonner dans les ruines d'Italica; — mais, femme comme elles, — elle ne saura, pas plus qu'elles, se soustraire à la toute-puissance de l'amour.

Aimer, c'est jouir du bonheur suprême, aimer, c'est souffrir, disent tour à tour les poètes, et chaque fois, et tour à tour, les poètes ont raison.

Irène Lincéli, marquise do Rosario, aime passionnément Ferdinand de Valbelles, Irène est passionnément aimée par Felipe Marisco *roi des Rapaces ;* — Diégo Tudilla aime Mariquita del Puntal, il est adoré en secret par Zaléa la bohémienne. — Dans ces amours, bien plus que dans les épisodes bruyants sont le drame et surtout les larmes.

Avant de développer en apologues un de ses aphorismes philosophiques, La Fontaine dit galamment :

De cette vérité deux fables feront foi.
Tant la chose en preuves abonde,

Pourquoi ne dirions-nous pas de la Puissance de l'Amour ?

Par un récit de plus reconnaissons sa loi,
Tant la chose est connue au monde.

C'est par ce rapport seul que la simple histoire de Fénella de Marsan se rattache aux romans à grandes aventures que nous avons successivement déroulés devant nos lecteurs. — Nous avons cru devoir les en prévenir, car notre allure va changer, mais le but du voyage est le même. Si le décor se transforme, si les horizons bornés d'une ville de province, succèdent aux éblouissants panoramas de Lisbonne, aux merveilles de Séville, le personnage éternel sur lequel repose l'intérêt reste toujours en scène, le grand acteur continue son

jeu, le cœur humain, — voulons-nous dire, — demeure l'unique objet de notre étude.

I

Causeries de jeunes filles.

— En vérité, ma chère Fénella, plus je te vois dans le monde, plus tu m'étonnes, disait Joséphine de Mérail à sa jeune amie. Il me semble, alors, que tu cesses d'être toi-même; je ne te reconnais plus; tes gestes, tes paroles, tes moindres actions me paraissent en

désaccord avec ton charmant naturel...

— Joséphine! interrompit Fénella, tes compliments me font peur!... où veux-tu donc en venir ?.. Te paraîtrais-je vulgaire, commune, méchante?...

— Non! rien de tout cela, bien que tu sois bonne, spirituelle et distinguée dans le tête-à-tête intime...

— Tu me parles de contraste, chère belle, je cherche... Que suis-je donc, si je cesse d'être moi-même?...

— Écoute, Fénella; me pardonneras-tu de risquer un gros mot...

— Ose!... ose!... ne te gêne pas!... dit en riant l'autre jeune fille.

— Eh bien! puisque tu le permets... reprit Joséphine hésitant encore, tu me parais...

— Mais quoi donc?...

— *Coquette*...

Loin de rougir ou de se fâcher de l'aveu à demi-forcé qu'elle arrachait à sa compagne, Fénella repartit gaîment d'un éclat de rire; le timide reproche de Joséphine lui sembla presque un compliment.

. . . .

Orpheline dès sa première enfance, Fénella de Marsan s'était trouvée confiée aux soins de sa grand'mère, femme du siècle de Louis XV, encore pleine

d'admiration pour les usages démodés qu'effaça si cruellement la révolution française. Madame de Villeneuve était de ces personnes dont les idées adhèrent au point culminant de leur vie, et qui rattachent toutes leurs actions à un même souvenir. Elle se conduisait d'après les influences d'un passé qui ne vivait plus qu'en elle ; l'éducation d'une jeune fille ne pouvait tomber en de plus mauvaises mains.

L'enfant était, du reste, heureusement née, vive, docile, intelligente. Sa facilité la rendait propre à céder à telle impulsion qu'on lui imprimerait. On lui donna les meilleurs maîtres de

littérature, de musique et de danse.

Madame de Villeneuve s'occupa de lui former l'esprit et les manières, et la conduisit dans le monde de très bonne heure. Fénella apprit à jouer la demoiselle, à sourire aux compliments, à les savourer.

L'enfance est avide de flatterie, parce qu'elle a naïvement le germe de tous les penchants bons et mauvais.

Voulez-vous être adoré d'un enfant, ce n'est point par des joujoux et des bonbons que vous y parviendrez : flattez-le, adulez-le, occupez-vous de lui, vous serez sûr ensuite de le pétrir à votre fan-

taisie. Ce secret est d'une vérité banale et d'une application journalière.

Dans le cercle des intimes, chacun savait que le meilleur moyen d'être dans les bonnes grâces de la vieille dame était de plaire à sa petite-fille; aussi Fénella fut-elle choyée et caressée à l'envi. La moindre robe nouvelle lui attirait tant de compliments, la moindre de ses parures enfantines lui valait un tel concert d'admiration, on lui répétait si souvent qu'elle était ravissante, qu'on en fit bien vite la poupée la plus prétentieuse d'Aix et de toute la Provence.

Ajoutez à cela la liberté que lui lais-

sait sa grand'mère de lire tous les livres qui lui plaisaient, et vous comprendrez qu'avec l'avidité naturelle à l'adolescence, elle dévora une multitude de romans en général peu propres à corriger les vices de son éducation.

Dans ces sortes d'ouvrages, l'héroïne est d'ordinaire coquette ou sentimentale à l'excès, et souvent d'une bizarrerie sans modèle. Pour une page consacrée à l'éloge de qualités raisonnables et bonnes en elles-mêmes, l'on en rencontre mille exclusivement réservées à la louange de l'afféterie, de l'exagération, du romanesque. L'idée première, vraie ou fausse, nulle ou paradoxale,

ne frappe guère une jeune fille altérée d'aventures, et sautant des yeux tout raisonnement, toute digression pour courir à la poursuite des évènements. Mais si cette idée arrive cependant à captiver l'attention de la lectrice, on peut être certain que ce sera en raison inverse de sa valeur morale.

— Diable! que viens-je d'écrire?... Les romanciers mes confrères ne vont-ils pas me prendre aux cheveux?... n'ai-je point l'air de m'ériger en moraliste, de faire, moi aussi, la guerre aux romans?... Si je dis qu'il y a fagot et fagot, ne m'accusera-t-on pas de me retrancher insolemment dans

l'exception en laissant mes concurrents dans la règle générale...

— Non ! je ne veux dire qu'une chose, c'est que les meilleurs romans, distractions agréables pour les esprits faits, sont de détestables livres pour l'éducation.

A seize ans, Fénella était la plus adorable petite personne qu'on pût voir : spirituelle, gracieuse et si bien façonnée au monde, qu'elle y jouissait sans réserve de tous ses dons naturels. Elle ignorait entièrement cette timidité salutaire qui retient dans un embarras muet tant de jeunes filles mystérieusement voilées comme des fleurs sous le

feuillage. Elle était là dans son élément; sa grand'mère raffolait d'elle et croyait, la bonne dame, avoir fait un chef-d'œuvre.

Il est incontestable, en effet, qu'on n'aurait pu mieux atteindre le but que s'était proposé madame de Villeneuve. Fénella n'était pas de son siècle, elle eût assurément fait les délices des petits soupers d'autrefois.

Élevée comme une grande dame, elle ne possédait pas les premiers éléments de ce qui caractérise la femme accomplie de nos jours, dont le plus beau rôle est celui de mère de famille; madame de Villeneuve ne s'en apercevait

point, et s'en serait, du reste, fort peu souciée, dans tous les cas.

Son enfant gâtée brillait, c'en était assez.

A peine âgée de dix-sept ans, mademoiselle de Marsan était la beauté à la mode ; tous les dandies de la ville étaient épris de Fénella ; elle avait inspiré les vers les plus passionnés, les épîtres les plus brûlantes. Sa grand'mère ne trouvait rien à redire à l'enthousiasme général, permettait la lecture de ces poétiques déclarations et ne donnait qu'un seul conseil :

— Ne vous enflammez pas, ma petite, vous perdriez tous vos avantages.

Il est un point délicat qui n'a pas encore été effleuré, bien qu'il soit malheureusement aussi essentiel à l'histoire de Fénella, que la lumière l'est au jour.

Après avoir placé notre délicieuse idole sur un piédestal brillant, il est pénible de descendre à de mesquins détails. Qu'y faire? Les choses de ce monde sont telles, que les grâces, les talents et même les vertus sont insuffisantes pour les appréciateurs du positif; il faut toujours en venir à une règle de trois, à une prose froidement exacte.

Fénella n'avait que fort peu de fortune.

L'état de maison de madame de Villeneuve était beau, à la vérité, mais la vieille dame avait eu un nombre considérable d'enfants; et, bien que la jeune fille représentât à elle seule une des branches de la famille, l'on ne pouvait lui attribuer qu'un fort modique revenu après le partage des biens entre collatéraux.

Si cette circonstance connue n'empêchait pas de papillonner autour d'elle, les prétendants réels à sa main étaient peu nombreux, trop pauvres eux-mêmes pour la demander en mariage, ou

retenus par d'autres considérations.

Aux yeux de tout homme sensé, Fénella ne devait être à sa place que dans une position semblable à celle dans laquelle on l'avait élevée ; or, bien des cœurs fort inflammables se permettent de glaciales réflexions avant d'aborder de front la question matrimoniale.

Mademoiselle de Marsan ne voyait pas sainement les circonstances où elle se trouvait ; sa légèreté semblait lui suffire; elle savait si bien distribuer les sourires et les menues faveurs, qu'elle s'étourdissait elle-même au bourdonnement flatteur de ses soupirants.

Néanmoins, elle avait fait naître une

violente passion dans le cœur d'un des moins remarqués, M. Edmond de Saint-Ange, jeune officier d'environ vingt-cinq ans, qui venait d'abandonner la carrière militaire, à la sollicitation de sa famille.

Edmond avait passé des colléges dans les camps sans aucune interruption. Les qualités de son esprit disparaissaient sous une contrainte qui voilait péniblement sa physionomie; lorsqu'il se trouvait dans un salon, il y paraissait gauche et emprunté.

Partout ailleurs, au milieu d'hommes graves, au milieu de jeunes gens enjoués, on l'écoutait avec plaisir; il montrait de

l'instruction, du jugement ou de la verve; mais là ce n'était plus qu'un être inutile, ignorant les riens qui servent de bases à des conversations frivoles et convaincu qu'il lui serait toujours impossible d'atteindre à la hauteur des nullités élégantes.

Cette opinion de lui-même lui donnait un air morose; il prenait en dégoût la société dont il ne possédait pas la science d'habitude; il n'y paraissait que par condescendance, ne laissant aucune trace de son passage : on l'avait vu sans lui accorder la moindre attention. Il évitait le ridicule par une grande réserve;

il ne put échapper à l'influence de l'amour.

Mademoiselle de Marsan, si vive, si légère, si à son aise, excita son admiration; l'image de Fénella pénétra bientôt dans son cœur. Il ne se défendit pas de cette passion naissante qui fit de rapides progrès; il rechercha les occasions de voir mademoiselle de Marsan, de se trouver auprès d'elle et, par des efforts inouis de volonté, parvint quelques fois à être aimable. Mais ces élans, violemment obtenus, n'étaient que des éclairs; il retombait aussitôt dans sa gêne accablante.

Tandis que les galants fashionables

méritaient des encouragements et des sourires, il se sentait dédaigneusement oublié; elle ne paraissait pas l'avoir entrevu. Il mettait cependant tout l'empressement possible à tâcher de lui plaire; il sollicitait longtemps à l'avance une contredanse pendant laquelle il se promettait d'égaler au moins ses rivaux; l'instant fatal arrivé, rouge de dépit et mécontent de lui-même, il n'osait dire des riens, ni parler comme il sentait. La présomptueuse confiance du rhétoricien, l'habileté calculée du roué des salons lui manquaient également. Chaque fois un serrement de cœur inexprimable le saisissait, et lorsqu'il reconduisait sa dan-

seuse adorée, le rôle qu'il venait de jouer lui pesait comme un remords. Si par hasard il engageait une conversation insignifiante, la plus douce harmonie l'enivrait ; il n'aurait pu répéter un mot de ce qu'on lui avait répondu , mais il goûtait un bonheur ineffable qui ne faisait qu'accroître sa passion et son invincible timidité.

Fénella crut plusieurs fois s'apercevoir de ce trouble qu'elle faisait naître ; son amour-propre seul en fut flatté.

Comment faire cas d'un pauvre honteux qui souffre et se tait, quand on a l'imagination pleine de modèles pétillants d'audace, quand on voit tourbil-

lonner autour de soi un essaim de jeunes héros de quadrilles.

L'on n'ignorait pas qu'Edmond avait été officier et jouissait de la réputation d'homme d'esprit ; on n'avait pas à lui reprocher un extérieur désagréable ; loin de là ; mais il était si peu au courant des petits manéges, des secrets minutieux et des formules décalquées en usage ; il était si avare de madrigaux et de compliments stéréotypés, qu'en vérité l'on ne pouvait se préoccuper d'un sentiment nuancé d'aussi pâles couleurs.

Edmond aimait, aimait avec toute la vigueur d'une âme qui n'a jamais été éprise de rien de digne d'elle. Il aimait

un idéal qu'il se représentait dans mademoiselle de Marsan. Ce jeu de physionomie, ces costumes élégants, cette aisance qu'elle possédait, tout lui paraissait divin et inimitable en elle. La jalousie, inséparable d'un amour passionné, ne faisait qu'accroître son mal ; il guettait une parole, un sourire, un regard ; il restait en extase devant Fénella, l'admirait de l'angle opposé du salon, rêvait d'elle le jour, la nuit, à toute heure ; ses tourments croissaient par l'absence ; ils s'alimentaient à la vue de celle qu'il aimait. Rien de tout cela n'était compris. Il aurait à tout prix voulu conquérir un peu de la légèreté vaniteuse de ses ri-

vaux ; il s'étudiait à une hardiesse qui lui manquait. S'il était seul, les plus délicates pensées s'offraient à son esprit ; près de la jeune fille, tremblant, démoralisé, il n'avait plus que la force de maîtriser son émotion et de se renfermer dans un sang-froid muet.

L'œil clairvoyant d'une mère eût tout deviné, mais Fénella n'avait ni mère, ni sœur, pour l'aider à la recherche du vrai sur l'horizon de flatteries qui l'entourait. Elle n'avait qu'une amie, amie d'enfance, douce, candide et bonne, simple autant qu'elle-même était affectée.

Joséphine de Mérail débutait dans le monde au sortir du pensionnat. Elle ad-

mirait Fénella, mais ne l'enviait point, et sentait convenable, sans pouvoir en préciser la raison, de ne pas la choisir pour modèle.

On vient de voir, pourtant, que l'esprit juste de la petite pensionnaire l'avait déjà mise sur la voie. Avec quelles réticences, quel embarras, elle risqua, comme elle le disait, le gros et vilain mot de coquette.

Pour Fénella, le mot n'était pas laid du tout ; une coquette, croyez-en les connaisseurs, est une femme piquante, délicieuse, adorable à faire damner.

Fénella le savait de par ses auteurs favoris.

Quand les deux cousines se retrouvaient dans l'intimité, leurs longues causeries avaient trait aux plaisirs ou au bal de la veille. Elles passaient, bien entendu, tous les cavaliers en revue. Un grain de sel moqueur, une petite raillerie espiègle, une analyse délicate, une question enfantine, une réplique doctorale se succédaient alors sans interruption.

— Mais, ma bonne, tu ne me dis rien de monsieur de Saint-Ange, tu as cependant dansé deux fois avec lui; que te dit-il quand il est près de toi? — demanda Joséphine, — car s'il en est séparé, j'en ai fait la remarque, il a les yeux constamment tournés de ton côté, il te con-

temple avec l'expression du bonheur, à moins qu'il ne soit plongé dans je ne sais quelle sombre rêverie.

— S'il danse avec moi, dit Fénella, souvent il ne m'adresse pas une parole ou bien il balbutie, se déconcerte et s'arrête sans terminer sa phrase. Suis-je donc si farouche qu'il n'ose me parler comme le font messieurs de Saint-Hilaire, de Forbin ou tant d'autres ; j'entends affirmer qu'il ne manque pas d'esprit, il ne m'en donne guère la preuve et ne m'a jamais fait le moindre compliment. Si je lui dis quelque chose, il a l'air de m'écouter avec les yeux, il me

répond tout de travers. Que penses-tu de cela ?

— Je crois qu'il t'aime mieux qu'aucun autre.

Cette réponse ingénue fit naître en Fénella une foule de pensées ; elle voulut se rendre compte d'une énigme qu'auparavant elle n'avait pas même entrevue.

Fénella de Marsan avait bon cœur, elle en donnait la preuve dans sa vie privée ; sa douceur envers les domestiques, ses aumônes fréquentes, son obligeance infatigable auraient suffi pour faire adorer une autre qu'elle ; son affectation cons-

tante détruisait tout le mérite de ses actions.

Les gens de la maison de sa grand'mère l'avaient dérisoirement surnommée la *Petite reine*, ses compagnes toujours éclipsées par elle ne lui savaient aucun gré de ses complaisances et s'acharnaient impitoyablement contre son genre un peu théâtral. On l'accusait de prendre des poses dramatiques, de rechercher les mises étranges, de viser constamment à l'effet et de se singulariser à dessein ; les mauvaises langues la traitaient de *coquette*.

Coquette!... le mot est élastique ; madame de Villeneuve qui avait été jeune

et jolie dans son temps, l'acceptait en bonne part.

Et Fénella faisait comme sa grand'-mère.

Cependant, grâce à cette fâcheuse épithète, un orage s'amassait autour de la trop légère Fénella ; toutes ses amies étaient offusquées, scandalisées même ; elles l'eussent délaissée sans l'intervention de Joséphine. Heureusement celle-ci servait si bien d'intermédiaire et défendait sa cousine si éloquemment, que la rupture n'avait pas lieu.

Fénella ne soupçonnait rien, continuait ses manéges dans le monde et recevait ensuite avec abandon celles qui

prenaient à tâche de ternir l'éclat de ses bonnes qualites par l'énumération de ses travers.

Le désir excessif de plaire conduit souvent à l'effet opposé ; l'afféterie donne naissance au ridicule, arme terrible dont le faible peut se servir impunément contre le fort, le méchant contre le bon, l'absurde contre l'homme de sens ; Fénella lui avait imprudemment donné prise. Ses attraits et son esprit en balançaient encore les funestes effets ; les cavaliers admiraient ce qui blessait tant les jeunes filles, trop promptes à juger dans leur propre cause ; les grâces naturelles de mademoiselle de Marsan compen-

saient grandement les fâcheux résultats d'une éducation mal conçue.

Mais tandis qu'elle était livrée sans défense au redoutable scalpel de l'opinion, par une autre conséquence du même principe, un combat constant avait lieu en elle, à son insçu, entre les élans de son cœur sensible et la fausse direction donnée à son esprit.

La simple Joséphine avait innocemment porté le trouble dans les pensées de son amie : Fénella venait de soupçonner l'ardeur d'un amour timide.

Alors, l'hiver touchait à sa fin, l'époque des réunions brillantes allait faire place aux méditations solitaires. Il était

cruel de laisser échapper une occasion aussi belle de régner en souveraine sur une âme éprise.

Un monde nouveau se révéla à la jeune fille, et, fût-ce un jeu, fût-ce un penchant naissant, elle fit aussitôt à Edmond une large part dans ses bonnes grâces : des contredanses lui étaient toujours réservées à point, quelques paroles habilement ménagées le ravissaient, un mot, un rien lui allaient droit au cœur, un sourire de bienveillance le transportait ; sa timidité céda devant cette confiance inespérée.

Edmond parut alors aux yeux de son adorée tel qu'il était réellement ; la glace

était brisée désormais ; il s'étonna lui-même de ses progrès rapides dans une sphère si ardue au premier abord. Au dernier bal, quelques regards échangés à la dérobée, une conversation badine et piquante sur les regrets qu'on éprouvait à voir finir sitôt la saison des plaisirs, de délicates allusions à la douleur de rompre avec certaines personnes dont la présence est le suprême bonheur, quelques compliments d'un goût exquis qu'Edmond osa enfin hasarder, et puis l'expression d'une respectueuse crainte d'avoir déplu, tout cela dessina clairement les contours d'une passion longtemps voilée par la contrainte.

Edmond rendit compte en peu de mots des difficultés qu'il avait eues à surmonter pour parvenir à respirer plus librement dans l'atmosphère embaumée des salons ; il expliqua la cause de cette timidité sans cesse renaissante en dépit de sa volonté, appuya sur l'éloge de celles qui, loin de rebuter un nouvel adepte, daignent l'encourager dans ses essais, et le font avec grâce ; il finit par la comparaison de l'existence d'une demoiselle élevée dans le monde et dès l'enfance accoutumée à ses usages, avec celle d'un jeune homme comme lui, voyageur inexpérimenté sur un élément inconnu, victime d'une retenue indomptable qui

paralyse toutes les facultés de l'esprit sans diminuer l'intensité de celles du cœur.

Avant la fin de la soirée, Fénella de Marsan était captivée à son tour.

II

Un tête-à-tête.

Fénella de Marsan, maîtresse de son cœur, s'était de plein gré exposée au péril; dès qu'elle se sentit atteinte, elle songea non sans effroi aux conseils de madame de Villeneuve.

Son art de femme du monde, luttant sans cesse contre son émotion, elle ne

se laissa pas deviner entièrement par celui dont elle partageait désormais l'amour. Edmond se croyait préféré, mais doutait encore de son bonheur; Fénella se sentait aimée; elle n'osait répondre à la passion désintéressée qu'elle inspirait.

Le jeune Saint-Ange, dans son premier éloignement pour le monde, avait négligé de se présenter chez madame de Villeneuve: ce n'était que malgré lui, et cédant aux instances de sa famille, qu'il avait fait son apparition dans quelques cercles brillants; il se trouva donc nécessairement éloigné de Fénella, et ne la rencontra plus qu'à grands in-

tervalles dans des réunions où il lui fut impossible de s'approcher d'elle.

Son exaltation cependant était arrivée au point où il faut la laisser déborder. D'ailleurs, le bruit courait que M. de Forbin avait demandé la main de mademoiselle de Marsan ; Edmond résolut de brusquer une démarche décisive, il alla confier à son propre père la violence de son amour.

M. de Saint-Ange, qui désirait pardessus tout le bien de son fils, se donna de garde de heurter directement une passion semblable; seulement son expérience le porta à temporiser; il dit qu'il ne refuserait pas son consente-

ment, mais qu'il y mettrait de sévères conditions.

— Mademoiselle de Marsan est trop jeune, a trop peu de fortune et me paraît trop coquette pour vous convenir. Vous débutez dans le monde un peu trop tard peut-être; séduit par des dehors brillants, vous êtes amoureux, c'est très bien! Pourtant, par mille raisons, et surtout pour vous empêcher de faire une folie, vous voyagerez; vous vous absenterez au moins pendant deux ans. A votre retour, mademoiselle de Marsan n'en aura pas vingt, et ne craignez rien, vous pouvez être sûr qu'elle ne sera pas encore mariée. Vous avez quelques

amis à Aix, choisissez le plus digne pour vous tenir au courant de ce qui se passera ici pendant votre absence. Je vous offrirais bien de prendre moi-même ce rôle, mais vous me taxeriez de partialité ; je crois donc qu'il vaut mieux vous confier à l'entremise de votre meilleur camarade. Je désire que vous alliez à Paris ; vous verrez le grand monde, vous y formerez votre jugement par des réflexions convenables ; ensuite, si vous êtes toujours dans les mêmes intentions, je ne ferai plus obstacle à ce que vous appelez le bonheur. Enfin vous partirez quand il vous plaira, mais songez-y bien, je n'entends pas per-

mettre cette union avant deux années complètes passées loin de l'objet de votre amour.

M. de Saint-Ange avait exprimé sa volonté, il fut inexorable.

Les suites immédiates de son refus sont faciles à imaginer : sombre désespoir, fidélité à toute épreuve, soupirs, vœux, prières, rêves chimériques, jalousie anticipée, serments tacites et le reste. Tous les amants passent par la même série d'émotions, ils remontent et redescendent toujours les mêmes octaves du sentiment, depuis les sons les plus aigus jusqu'aux notes les plus graves du clavier.

Edmond n'était pas un fou, il se soumit à l'épreuve imposée par son père et fixa au mois suivant l'époque de son départ. Son temps était précieux ; une nouvelle confidence devenait nécessaire, il fallait trouver un ami discret et sage ; il fallait faire naître l'occasion de dévoiler une partie de ses souffrances à celle qui devait les partager.

Parmi les jeunes gens de la ville d'Aix, Edmond choisit Émile Marcel pour recevoir son secret et le préféra, après y avoir mûrement songé, à plusieurs autres avec lesquels on devait le croire plus lié. Émile ne s'était pas attaché au char de mademoiselle de Marsan ;

c'était un avocat studieux et réfléchi qui ne cherchait dans le monde qu'une distraction salutaire ; il paraissait doux et ne s'était jamais permis la moindre raillerie en présence d'Edmond.

Rien n'est plus contraire à l'expansion que la moquerie, elle émousse en quelque sorte les sentiments affectueux; elle réprime tout élan spontané. Une ancienne camaraderie de collége récemment ravivée par des conversations sensées, avait mis le jeune amoureux à même de concevoir une estime raisonnée pour Émile ; Émile lui semblait d'une froideur extrême, c'était la seule considération qui pût l'arrêter, mais cette

froideur même était une probabilité de discrétion, et personne n'ignore que les sentiments les plus généreux ne revêtent guère l'enveloppe de la frivolité. Enfin il allait fréquemment dans la famille de Mérail; il devait y rencontrer souvent la belle Fénella; sous ce dernier rapport, nul ne pouvait être plus utile que lui. Là-dessus, Edmond parfaitement déterminé, se présenta chez son ancien camarade :

— Mon cher Emile, dit-il en entrant, je viens te faire une visite des plus intéressées, te proposer mon amitié et réclamer la tienne.

L'avocat plia ses manuscrits et l'invita à s'asseoir :

— Je suis flatté de ta confiance ; explique-toi.

— Avant tout, je te demande le secret le plus impénétrable sur ce que je vais te dire.

— Les confidences me pèsent, mais si je puis t'être bon à quelque chose, parle, sinon...

— Tu peux me rendre le plus important service ; j'ai besoin d'un ami qui reçoive l'aveu de mes peines, j'ai jeté les yeux sur toi, ai-je eu tort ? S'il en est ainsi, je me retire, et qu'il ne soit plus question de rien.

— Sois tranquille, je serai d'une discrétion à toute épreuve.

A ces mots, Émile prit l'attitude résignée d'un homme qui sait qu'il écoutera longtemps ; Edmond entra brusquement en matière :

— Je suis amoureux ! dit-il ; puis, sans plus de préambule, il fit le récit de sa passion pour Fénella, de sa timidité passée, de ses espérances actuelles et des conditions que son père lui imposait.

— Je l'aime, je crois être aimé d'elle. Oui, je le sens, son cœur a répondu au mien, et pourtant il faut partir ! Le service que je te demande est de m'écrire quel-

quefois. Tu m'entretiendras de celle qui est désormais le but unique de mes vœux et de mon avenir. Sois, je t'en conjure, l'ange bienfaisant qui présidera à notre destinée. Ai-je trop présumé de ton amitié ? T'imposeras-tu pour moi l'obligation d'interrompre parfois tes travaux et de me consacrer quelques lignes, ma consolation dans l'exil, mon unique soutien dans mes angoisses ! Deux ans, mon Dieu !

Edmond suppliait ; un sourire de bonté se dessina sur les lèvres d'Emile.

— Oui, mon ami, je le ferai ; tu ne seras pas inutilement venu te confesser à moi ; sois sûr que je te servirai de tout

mon pouvoir. Je tâcherai d'être exact dans mes lettres et ne te cacherai rien.

Edmond lui serra la main avec effusion.

— Ce n'est pas tout, je te demande encore un léger service : c'est de venir avec moi dans quelques jours rendre une visite à madame de Mérail, j'y verrai Fénella avant mon départ, ta présence me donnera de la force pour ce terrible adieu.

Émile promit de l'accompagner, et son nouvel ami, en le quittant, lui jura une reconnaissance éternelle et un attachement à toute épreuve.

Le succès de cette démarche enhardit

Edmond; il était résolu à revoir encore Fénella avant son départ; mais dans les villes de province il faut mettre du mystère aux choses les plus naturelles, et surtout à celles qui sortent des usages reçus.

Il n'est pas admis de faire des visites d'adieu à des personnes que l'on n'a vues que dans le monde; le jeune amoureux ne trouva d'autre moyen que de s'exposer à paraître tout-à-fait bizarre; il alla chez une foule d'indifférents, afin d'être libre de se présenter aussi chez madame de Villeneuve. Toutefois, autant qu'il put, il se contenta de déposer des cartes à des absents, il prit au contraire ses mesures de manière à

être sûr de rencontrer Fénella lorsque viendrait le tour de sa grand'mère.

Cette entrevue était calculée et méditée depuis plusieurs jours ; il avait choisi à l'avance ses pensées, pesé ses expressions ! Ce fut avec aisance qu'il fit son entrée dans le salon de la vieille dame.

. . . .

Madame de Villeneuve était mollement plongée dans une antique bergère ; Fénella brodait à la lueur d'une lampe élégante. Un léger cri de surprise s'échappa des lèvres de la jeune fille lorsqu'on annonça monsieur Edmond de Saint-Ange, puis elle rougit, attachant sur lui ses grands yeux noirs avec curiosité.

— Mesdames, dit Edmond, je n'ai pu me résoudre à quitter la bonne ville d'Aix sans avoir eu l'honneur de prendre congé de vous.

— Mais, asseyez-vous, Monsieur, dit la vieille dame, tandis que la femme de chambre avançait un fauteuil, et d'où vient ce départ si subit? Nous vous avions cru fixé en Provence, nous espérions...

— M. de Saint-Ange va peut-être à la campagne, interrompit Fénella, la saison est si belle!

— Hélas! non, mademoiselle; je vais à Paris, je m'éloigne d'une ville où j'espérais aussi être à jamais fixé; il le faut; j'en ai de cruels regrets.

Fénella baissa les yeux; peut-être un observateur attentif eût pu reconnaître sur sa physionomie les indices d'une violente contrariété, mais la lampe ne répandait sur elle qu'une lueur douteuse, et n'éclairait vivement que la broderie délaissée.

— Vous allez à Paris, reprit madame de Villeneuve, Paris le centre des plaisirs, je m'y crois encore. Oh! c'est un véritable paradis. Que de souvenirs délicieux, que de charmantes réunions! Vous vous y plairez, Monsieur; à votre âge, Paris est toujours séduisant, même aujourd'hui. Des regrets pour Aix! oui vraiment, ils seront bien vite oubliés. Paris!

Paris! quel joli temps j'y ai passé dans ma jeunesse; on ne peut me parler de Paris sans renouveler mes douleurs. J'étais de ton âge, mon enfant, j'étais jolie comme toi; tu souris? Mais un jour tu seras vieille grand'maman à ton tour, je te souhaite d'aussi agréables souvenirs que les miens... hé!... hé!... tu ne serais pas à plaindre.

—Vous fréquentiez le plus grand monde, Madame. M. de Villeneuve avait une charge à la cour; c'était le règne du bon goût et des belles manières, et vous étiez sur un théâtre digne de vous.

— Oui, c'était une charmante époque, dit la vieille dame en soupirant, mainte-

nant tout est bien changé ; votre révolution a tout détruit ; nous avons passé par de cruelles épreuves dans l'été de notre vie, après un printemps émaillé de fleurs. Qu'est devenue la courtoisie des chevaliers d'autrefois, l'amabilité de nos charmants abbés, la galanterie des hommes de cour ? Qu'a-t-on fait de ce langage coquet de nos petits comités ? Nous avons vu 89, puis 93, et la terreur, mon Dieu ! Enfin, pour mettre le comble à nos maux, voici Bonaparte, ce tueur d'hommes ; je le déteste de toute mon âme ; mais vous avez servi ?

— Sept à huit ans, Madame.

— L'aimiez-vous ?

Tous les projets d'Edmond étaient détruits par la tournure imprimée à la conversation ; il ne répondit pas directement et crut, en prenant longuement la parole, pouvoir plus tôt ramener le sujet vers le but qu'il se proposait ; il entra donc à dessein dans l'énumération de ses campagnes : Il était allé à Dresde, à Berlin ; dernièrement encore il se trouvait en Bavière. Il disserta sur les diverses parties de l'Allemagne qu'il avait parcourues, et parvint à se rendre si pesant et si diffus, que...

— Vous allez donc à Paris, c'est bien mal à vous de nous abandonner, interrompit Fénella s'apercevant la première

du profond sommeil de madame de Villeneuve.

— Cruelle nécessité! reprit Edmond peu curieux de terminer ses commentaires, et inopinément arrivé à un tête-à-tête qu'il était loin d'espérer, d'indispensables affaires m'y appellent.

— Et votre absence sera-t-elle bien longue?

—Bien longue, mademoiselle, surtout pour mon cœur; la ville d'Aix renferme toutes mes affections. Est-ce vivre que d'être éloigné de tous ceux qu'on aime?

—Oh! les plaisirs de Paris, comme dit bonne maman!

—Ils ne pourront jamais effacer le sou-

venir de l'hiver trop court que nous venons de passer. Comme j'en ai maudit la fin! Que je suis triste depuis que les réunions sont devenues si rares! Mais à quoi bon? je pars.

— Vous ne serez donc pas de retour pour l'hiver prochain?

— Ce n'est pas probable, mon absence doit se prolonger deux ans.

—Deux ans! répéta Fénella avec effroi et par un mouvement si naturel qu'Edmond en frémit de tout son corps. Mais elle reprit bien vite son sang-froid, et d'un ton léger:

—Vous aurez des succès, monsieur de Saint-Ange, vos premières armes sont

faites désormais ; Aix aura du moins eu l'honneur de vos débuts.

— Aix sera toujours présent à ma pensée ; Paris n'a pas le moindre attrait pour moi.

— Vous le connaissez déjà ?

— Un peu, Mademoiselle.

— Paris ne vous plaît pas.

— Le lieu où, pour la première fois, le cœur a ressenti la plus douce des émotions est toujours celui qu'il préfère.

—Ah ! fit Fénella avec une froideur affectée.

— Avant un départ cruel, je n'ai pas voulu laisser échapper l'unique moyen de dire un dernier adieu...

— Quoi! déjà vous avez rempli ce pénible devoir; je plains bien sincèrement la dame de vos pensées, dit Fénella feignant de sourire; deux ans! en vérité, c'est un siècle!

— Mes visites de congé sont presque achevées, je ferai la dernière, demain soir, à madame de Mérail...

Le bruit de la sonnette mit fin à cet entretien qu'Edmond avait accompagné du regard, tandis que la jeune fille, semblant ne pas comprendre, s'était ingéniée aux mines les plus indifférentes. La femme de chambre introduisait madame de Saint-Hilaire et son fils.

— Le récit de vos campagnes est très

intéressant; il m'a infiniment plu, dit madame de Villeneuve réveillée en sursaut; ce sont de fiers hommes que ces houlans!...

Edmond se leva, tira sa révérence et sortit.

Fénella le suivit sérieusement du regard; en toute autre circonstance, l'à-propos de sa bonne grand'mère eût excité son fou-rire d'enfant gâtée.

Edmond rentra chez lui agité par mille sentiments divers; il n'entendait rien a tant d'ingénuité apparente et à une distraction d'esprit si complète :

— Et cependant elle a peut-être tout deviné; le dernier regard n'en est-il pas

la preuve? Femme angélique ou démon, énigme vivante, ton cœur a-t-il compris le mien? n'ai-je pas assez clairement exprimé ma pensée? — Si elle m'a entendu, elle sera demain soir chez sa cousine.

Le sommeil ne ferma de longtemps la paupière de l'adorateur passionné de Fénella. Avant le jour, il sortit, mécontent de lui-même, en proie à une mélancolie profonde. Selon l'usage de tous les amoureux, il alla promener dans les campagnes avoisinantes ses ennuis et sa tristesse.

Dès six heures du soir, dans son impatience, il était chez son nouvel ami.

— Il est encore trop tôt, dit Émile ; assieds-toi, voici un volume de nouvelles dont je me distrais par moments, lis ; je terminerai ce plaidoyer qui me talonne ; dans une heure nous irons.

Edmond fit bonne contenance et essaya de lire, mais ses yeux parcouraient en vain les pages ; ses pensées se reportaient constamment sur Fénella, et lorsque, tout ganté et cravaté, le jeune avocat lui frappa légèrement sur l'épaule, il continuait à tourner les feuillets dans une distraction complète, et se trouvait uni à son adorée après les aventures les plus romanesques.

Il avait cependant retenu un titre :

« *Histoire du chevalier Almanzor et de la princesse Sélima.* »

III

Un conte en partie double.

— Après que le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour pour parler au roi.

Trois petites têtes enfantines, blondes et roses étaient tout yeux et oreilles au récit merveilleux que leur faisait gravement Joséphine.

Monsieur, madame de Mérail et sa sœur, mère des deux plus jeunes enfants, causaient à voix basse à l'autre extrémité du salon et contemplaient en souriant le joli groupe offert à leurs regards. Joséphine tenait par la main son petit cousin et sa petite cousine assis à sa droite et à sa gauche, tandis que Gabriel son jeune frère de neuf à dix ans, accroupi sur un tabouret, s'appuyait le menton sur les genoux, dévorant avidemment l'histoire. Ils écoutaient dans une silencieuse immobilité, quand l'arrivée de MM. Émile et Edmond interrompit la jolie conteuse.

— Mon Dieu ! dit Gabriel frappant du

pied, que c'est ennuyeux, tu ne nous finiras pas le *Petit Poucet*.

— Fi donc, monsieur, d'être contrarié pour si peu de chose.

— M. Edmond de Saint-Ange, qui vient prendre congé de vous avant son départ pour Paris, dit Émile en introduisant son ami.

Après les civilités d'usage, et quand le voyage annoncé eut suffisamment occupé la compagnie, le jeune avocat appela à lui Gabriel, qui vint faisant une sorte de moue de mauvaise humeur.

— Eh bien! mon garçon, qu'as-tu à bouder comme ça, au lieu de jouer avec tes petits camarades?

L'enfant hocha la tête sans répondre.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas souhaité le bon soir aujourd'hui ? Serions-nous fâchés, par hasard ?

— Non pas, reprit le petit bonhomme mais vous avez empêché ma sœur de finir le *Petit Poucet*, c'est là ce qui m'a fâché.

— Il fallait le dire tout de suite. Mademoiselle Joséphine, je vous en prie, achevez à ces enfants leur conte, nous y prendrons le plus grand plaisir.

Edmond se joignit à son ami; et, au fait, il fallait prolonger la soirée; Fénella pouvait venir.

— Émile doit savoir de charmantes

histoires, poursuivit-il en insistant, et si notre présence ne vous retient, nous pourrions au besoin vous promettre notre tribut plus tard.

— Joséphine, mon enfant, dit madame de Mérail, reprends donc ton récit où tu en étais, puisque ces messieurs le permettent ; nous aurons le plaisir d'entendre ensuite M. Émile.

— Pardon, mesdames ; mais, en vérité, je n'ai pas présente la moindre historiette ; je suis tout absorbé par des analyses de procès fort peu divertissants en général. Saint-Ange, oh ! c'est tout autre chose ; il lisait

une nouvelle persane encore tout à l'heure.

— L'*histoire du chevalier Almanzor et de la princesse Sélima*, continua Edmond sans y songer, uniquement pour prendre quelque part à la conversation. Ses pensées étaient ailleurs.

Les petits enfants battirent des mains.

— Vous nous la conterez! vous nous la conterez! n'est-ce pas?

— Mon bon ami Émile, prie-le de nous la dire, ajouta Gabriel à voix basse.

— Laissez donc monsieur, dit madame de Mérail à ses enfants.

Mais M. de Mérail prenant à son tour la parole :

— Hé ! hé ! pourquoi pas ? Si ces messieurs avaient cette complaisance, chacun ferait sa petite histoire ; la soirée est longue ; j'en dirais une au besoin. Pour moi, le plaisir de ces petites bonnes gens me ravit.

Monsieur de Mérail était un gros homme tout franc, tout rond, qui pensait toujours haut et trouvait naturel qu'on ne se gênât pas pour lui.

Edmond avait trop de tact pour repousser la nouvelle proposition, qui, d'ailleurs, l'arrangeait parfaitement et convertissait la visite en soirée.

— S'il ne dépend que de moi, dit-il, j'essaierai de mettre mon épingle au jeu.

Joséphine reprit donc le conte au moment où le petit Poucet se rend à la cour du roi, et elle venait de finir, quand le bruit d'une voiture se fit entendre :

— C'est Fénella ! crièrent les enfants.

Fénella parut dans le négligé le plus coquet, s'avança avec un léger balancement, et, comme bercée par une molle brise, souriante, gracieuse, mais semblant essoufflée d'avoir monté quelques marches ; elle embrassa Joséphine, sa-

lua sa tante et son oncle, puis elle s'assit.

— Mes petits enfants, venez donc à moi, je vous prie; vous ne dites rien à votre cousine?

Elle leur distribua quelques bonbons en leur tapant *doucettement* sur les joues. Gabriel se réfugia près d'Émile.

— Ma cousine Fénella me fait toujours peur avec ses grands yeux, murmura-t-il tout bas.

Edmond était assez près pour entendre, il sourit.

— On contait des histoires; c'était le tour de ces messieurs. Ma toute belle, dit madame de Mérail mue sans doute

par un sentiment maternel, tu voudras bien laisser continuer le jeu ; chacun fournira son conte, ce soir.

— Mais ma tante, je serais désolée d'interrompre par ma présence...

— Joséphine vient de terminer le *Petit Poucet* ; monsieur Émile, c'est à vous, dit madame de Mérail ; allons, ne vous faites pas prier.

— Je passe parole, mesdames ; impossible, je vous jure.

— Un avocat, renoncer à la parole, dit Edmond en riant.

— C'est à Monsieur, cria Gabriel, il va nous conter l'histoire du *chevalier Almanzor et de la Princesse Sélima.*

— Ces enfants sont élevés, quand on leur a fait une promesse, à ce qu'on la leur tienne toujours, dit Joséphine avec simplicité.

Edmond était pris et fit bonne contenance, quoique l'arrivée de Fénella eût changé son intention. Le cercle se resserra, Joséphine s'approcha de la table ronde avec son ouvrage. Fénella se leva, déposa son écharpe, et sortit sa broderie d'un sac moderne et bizarre, mais de très-bon goût.

Elle eut soin de se rasseoir de manière à être à côté de l'orateur, qui commença en ces termes :

— « Le souverain de la Perse venait de

mourir dans Persépolis, sa capitale, ne laissant d'autre enfant que la princesse Sélima, héritière de la couronne et placée sous la tutelle du règent Bournaba, excellent homme qui, pour l'univers entier, n'aurait pas voulu faire le moindre tort aux droits de sa nièce.

« Cependant, les lois de l'empire étaient positives ; si avant l'âge de vingt ans, la princesse n'avait pas fait choix d'un époux, elle était forcément exclue du trône ; le prince du sang le plus rapproché par sa naissance devait y monter le jour même.

« Il est inutile de dire que tout cela était ainsi au temps des fées.

« Le mariage de la princesse était donc de la plus haute importance ; du reste, elle était belle comme le jour et douée de toutes les perfections imaginables ; aussi les princes et les héros les plus renommés s'étaient en quelque sorte donné rendez-vous à sa cour.

« On y voyait le prince royal d'Angleterre, longue et flegmatique figure blanche comme une bougie diaphane ; le dauphin de France au teint rose, magnifique dans ses costumes et parfumé comme un lys ; l'héritier présomptif de l'empire de Congo, plus noir que l'ébène et taillé en colosse ; le prince de Maroc, rouge comme du maroquin ; le fils du

sultan de Constantinople; les infants d'Espagne et de Portugal; le neveu du grand Khan de Tartarie, et plusieurs autres non moins illustres. Après eux la cohorte des chevaliers errants et non errants de toutes les nations, qui restaient fixés comme par magie à la cour de la princesse : Gaillefer, Tristaderme, Beaubec, Cerfvolant, noble foule de héros.

« Tous s'empressaient également à complaire à la dame de leurs pensées. Elle, avec une grâce qui lui était propre, les satisfaisait également sans en irriter aucun.

« Almanzor de Bagdad était seul oublié.

« Il est vrai que ce vaillant chevalier n'avait jamais fréquenté les cours ; il s'était dès sa tendre enfance livré à l'art de de la guerre, avait juré respect aux dames, mais l'occasion de faire preuve de courtoisie ne s'était jamais offerte.

« La meilleure lame se rouille dans le fourreau faute de servir : Almanzor ne savait qu'aimer et soupirer silencieusement.

« Dans les tournois seulement, on s'apercevait de sa présence ; impétueux comme un tourbillon, il était invincible et infatigable. Ses exploits finirent par mériter l'attention de la princesse de Perse ; Almanzor l'aimait, elle en était

sûre ; tant de vaillance ne peut provenir d'un cœur sans amour. Elle essaya de l'arracher à ses sombres rêveries, et bientôt, déjà éclipsés par les triomphes chevaleresques d'Almanzor, tous les princes persans et étrangers lui virent aussi cueillir la palme de l'amour.

« Ils se retirèrent donc les uns après les autres, et versèrent tellement de larmes à cette occasion, que les eaux d'une petite rivière des environs de Persépolis en grossirent considérablement; l'on craignit même une inondation pendant plusieurs jours. Le ruisseau gonflé fut dès lors appelé le *torrent de larmes*, expression orientale que chacun des prin-

cès remporta dans son pays pour l'y naturaliser ; unique et digne fruit de leurs soins et de leurs peines.

« Le régent enchanté du choix de Sélima et par ordre de cette princesse, se présenta en grande pompe chez Almanzor, le vainqueur des vainqueurs. Il venait lui offrir la main de la reine de beauté et la couronne de Perse, il le trouva répandant aussi des flots de pleurs.

« — Magnanime chevalier, dit-il aussitôt, quel sinistre évènement peut vous réduire à un si triste état ! — Avez-vous perdu père ou mère, ou quelqu'un de vos parents ?... Dites-moi, je vous en

prie, le cruel Arimane a-t-il suscité quelque trouble dans votre âme ? le feu Mytras est-il impuissant à soulager vos souffrances ? — Nous ordonnerons par tout notre Empire d'implorer pour vous l'Éternel Arimane afin qu'il comble vos jours de félicités plus nombreuses que les étincelles dont se compose la lumière, plus nombreuses que les étoiles, ces feux sans cesse allumés dans les cieux pour nous rappeler des vérités sacrées et mystérieuses.

« Le bel Almanzor, s'étant calmé à ces paroles, s'écria :

« — Malheur ! malheur sur moi ; mal-

heur sur les astres qui ont présidé à mon sort ; malheur sur ma destinée ! Le jour de ma naissance est triste comme un linceul d'amyanthe ; mon existence entière lui ressemblera ! — J'ai lu dans l'avenir, seigneur, mais daignez écouter le récit de mes infortunes, vous connaîtrez les causes de mes justes alarmes. — Je suis le dernier rejeton de l'illustre race de Dixéïdes ; ma mère ferma les yeux à la lumière à l'instant même où je vins au monde. — Toutes les fées accoururent à mon berceau, et me douèrent, comme il leur plut, de qualités stériles puisqu'elles ne peuvent suffire aujourd'hui à mon

bonheur. — Toujours jalouse des bienfaits semés par ses sœurs et l'ennemie implacable des princes de ma famille depuis l'origine des temps, la trop célèbre fée Quarante-Bosses apparut au moment où se terminait la cérémonie des dons. Hélas ! que n'arriva-t-elle une heure plus tôt ou plus tard, ses funestes prédictions eussent été balancées par l'une de ses égales dans le premier cas, dans l'autre, elle n'eût plus été à temps de m'imposer sa cruelle sentence. — Mais parlant la dernière :

— « Je ne puis, s'écria-t-elle, te priver d'aucune des qualités que te donnent mes ennemies, mais par le pouvoir de

ma baguette, — lorsque tu auras aimé et inspiré un sentiment égal au tien, tu mourras, à moins que tu ne passes six mois entiers sans voir l'objet de tes amours et sans en être vu.

« La reine des fées ayant entendu cet oracle ne trouva nul moyen de le combattre, mais elle l'enferma dans un sachet magique, qui ne devait s'ouvrir qu'au moment où les évènements s'accompliraient. Ce talisman précieux ne m'a jamais abandonné, j'étais élevé à le regarder comme sacré. Ce matin même l'affreux mystère s'est déroulé à mes yeux; l'arrivée de votre cortége n'a fait que renouveler ma douleur. — Sélima, la di-

vine Sélima, partage mes sentiments; sa main et son cœur pourraient donc m'appartenir. Le destin inexorable m'ordonne de la fuir pour six mois!... pour un siècle!...

« L'amant infortuné de la princesse Sélima, annonça son départ immédiat et jura de revenir dans six mois et un jour pour épouser la jeune reine, mais Bournaba n'en crut pas un mot.

« Après avoir rendu compte à sa nièce de son infructueuse démarche, il la supplia de ne pas se fier aux promesses d'un aventurier dédaigneux et de faire choix d'un autre époux. La princesse loin de céder aux insinuations de son oncle, dé-

clara solennellement par le feu sacré et tous les astres qu'elle n'épouserait personne avant que le délai de rigueur ne fut expiré. Ce serment en cela fort différent de tant d'autres était inviolable ; le régent garda donc le silence, comptant les jours et les nuits avec autant de sollicitude que le chevalier Almanzor lui-même. »

Edmond continua le conte, en s'attachant à faire des allusions à son amour pour Fénella, et mêlant parfois à son récit un trait badin pour amuser son jeune auditoire.

« Almanzor plein d'espérance, mais au désespoir, disait-il, s'éloigna seul de

Persépolis, et tant marcha, tant marcha nuit et jour, qu'il entra bientôt dans la ville de Candahar.

« Forcé de s'arrêter dans cette capitale, il apprit que la guerre était déclarée entre le roi de ce pays et la reine de Golconde ; c'en fut assez pour électriser sa valeur.

« Le royaume de Candahar était d'ailleurs allié de l'Empire Persan, grande considération aux yeux du brave chevalier.

« Le roi connaissant sa valeur, lui confia une puissante armée. — En quelques jours, par une victoire signalée, Almanzor

contraignit les ennemis à une paix honteuse.

« Enchanté de ses prouesses, le monarque de Candahar chercha le moyen de le récompenser selon son mérite, et n'en trouva pas de meilleur que de lui offrir la main de sa fille, unique héritière du royaume.

« Belle comme toutes les princesses du monde, Zétulbé aurait enchanté tout autre que le fidèle amant de Sélima, mais Almanzor malgré les charmes de l'infante, refusa net l'union proposée.

« Le courroux du roi fut terrible ; autant il avait cru le chevalier digne de

récompense pour ses hauts faits, autant il le prit en abomination pour son refus...

« Almanzor fut condamné à la mort, et sa tête mise à prix dans tout le royaume..... »

— Vraiment, monsieur de Saint-Ange, interrompit Fénella, vous êtes bien cruel pour le constant adorateur de Sélima.

— Moi, cruel ! mais je le plains de toute mon âme, dit Edmond, et j'accuse la destinée qui l'oblige à s'éloigner de celle qu'il aime.

Les enfants dévoraient des yeux le conteur qui fut bien obligé de poursuivre :

« Voyant le sort qui l'attend, Alman-

zor de Bagdad n'a d'autre parti à prendre que la fuite. Il s'échappe du palais de vive force, renversant tout sur son passage, et se rend sur-le-champ à Golconde, pour offrir ses services à la reine...

« Un guerrier tel que lui est toujours bien reçu ; ses triomphes passés en présageaient de nouveaux, la reine lui pardonna ses trophées, et lui ordonna de la venger en se vengeant lui-même.

« Le succès couronna de nouveau ses armes, il ravagea le royaume ennemi, il réduisit en esclavage la moitié de la population, il rentra dans Golconde triom-

phant et chargé des plus riches dépouilles.

« A cet aspect, la reine ne peut contenir sa joie ; quoique vieille, maigre, laide et ridée, elle s'empresse de lui offrir son trône et sa main.

« Almanzor retombé dans les mêmes dangers, crut mieux faire en dévoilant toute son histoire; la reine fit semblant de se calmer, mais résolue à faire de lui son époux de gré ou de force, elle lui propose une promenade sur les bords de la mer. Là se trouvait une tour battue de tous côtés par les flots. La reine témoigne le désir de s'y rendre. Almanzor la suit avec confiance, mais à peine y est-il

entré, qu'une grille de fer s'abaisse derrière lui.

« A travers les barreaux, sa terrible amante lui annonça son projet de le laisser prisonnier six mois entiers dans cette tour pour accomplir la volonté des fées, après quoi elle l'épouserait.

« — Quant à Sélima, poursuivit-elle, il ne devait plus y songer, elle la remplacerait très bien, et d'ailleurs l'Empire de Golconde était préférable à celui de Perse. Adieu, cher Almanzor, n'accusez de votre malheur, que l'amour, la plus tendre des divinités ; les délices de l'avenir répareront vos ennuis ; la célèbre Aline mise sur un trône pour prix de

sa beauté vaut certes bien votre petite Sélima qui ne date que d'hier.

« Almanzor ne répondit rien et qu'eût-il pu répondre, si ce n'est :

Mais vous aviez sur le corps
Cinquante ans de moins alors.

« Il garda donc un morne silence ; il jeta les yeux sur la mer, sur la grille, sur ses gardiens, — soupira et déplora amèrement la folie qui l'avait conduit dans les cours.

« — J'aurais dû, pensait-il, m'ensevelir dans la plus profonde retraite pour attendre la fin de ces six mois éternels, et venir ensuite me présenter à Sélima. — Mais aujourd'hui que faire? que deve-

nir? soixante jours sont écoulés déjà depuis que je suis sorti de Persépolis, — que pensera de moi la princesse, si elle ne me voit pas revenir à l'heure fixée. »

Un prisonnier dans la position d'Almanzor doit tout naturellement songer à fuir.

Edmond raconta l'évasion extraordinaire du prince, qu'il conduisit de contrée en contrée suivant l'usage des maîtres du genre.

Fénella suivait avec une attention soutenue, interprétant chacun des détours sinueux du narrateur, qui célébrait

sans cesse la noble fidélité du fiancé de Sélima. »

Enfin, après mille aventures et un naufrage, Almanzor arrivait dans l'île de Pulo-Mézam, dont le roi, nommé Rondazzi, avait perdu son premier ministre le jour même.

« Instruit qu'un étranger merveilleusement échappé à la tempête vient d'être recueilli dans ses états, le monarque le mande devant lui et lui propose la charge vacante.

« Almanzor s'efforçait de garder l'incognito et se déclarait simple négociant de Bagdad, entièrement inhabile aux affaires d'état.

« — Vos raisons ne signifient rien, dit le roi ; mon île s'administre en famille : vous aurez moins de travail que dans votre maison de commerce, les comptes seront vite faits. Vous m'avez l'air d'un brave garçon, les dieux vous protégent évidemment, sans quoi vous vous seriez noyé dix fois pour une ; j'aime les gens bénis du ciel, leur étoile me porte bonheur... Hé ! hé ! qui peut dire où tout ceci vous mènera ?

« — Voilà un guignon bien persévérant, pensa l'infortuné nouveau ministre ; j'ai beau éviter les places et les dignités, elles me poursuivent sans relâche pour me faire tomber de mal en pis.

De chevalier errant, général, je risque d'être pendu pour refuser un trône à Candahar. Une vieille décrépite, pour me remercier d'une couronne, veut m'épouser à Golconde. Enfin je me cache ici en marchand, l'on me pêche à la ligne pour me faire premier ministre, et l'on a l'air encore de me promettre quelque chose de plus redoutable.

« Almanzor ne se trompait pas ; le roi Rondazzi avait une fille, la délicieuse Manika-Sohi, fraîche comme une rose, spirituelle, badine, et si n'eût été qu'elle avait les yeux de couleur différente, elle ne l'aurait cédé en rien à l'incomparable Sélima. L'œil droit de Manika-Sohi était

bleu et son œil gauche noir ; quant à sa chevelure, elle n'était ni blonde ni châtaine, c'était un assemblage de boucles noires et de boucles dorées, bien distinctes et partagées si heureusement qu'on pouvait voir une beauté nouvelle dans ce jeu de la nature. La princesse de Pulo-Mézam se trouvait fort bien vue en face, mais elle ne se montrait guère qu'en profil ; elle remarqua que le premier ministre était aussi bien de profil que de face et selon l'usage du pays, elle le demanda à son père un soir après le souper.

« Aussitôt le roi mande à la fois le grand prêtre et le premier ministre ; les

mariages se font *ex-abrupto* dans l'île et rien n'est plus simple.

« — Mon cher ami, dit Sa Majesté, ma fille vous trouve à son gré et moi aussi, je vous la donne et n'en parlons plus.

« — Parlons-en au contraire ! répondit Almanzor terrifié, j'ai fait vœu de ne point me marier un jour impair, et je ne puis, vous le voyez, accepter pour aujourd'hui.

« — A demain donc ! Tu vois, mon enfant, que tu ne perdras rien pour attendre. L'on renvoya le grand prêtre et l'on remit l'affaire à vingt-quatre heures.

« — Je m'en étais bien douté, pensa

Almanzor; je n'ai plus que six semaines devant moi, Sélima m'attend, il faut fuir ou je pourrais bien avoir quelque méchante affaire avec l'excellent Rondazzi tout bonhomme qu'il paraisse.

« En faisant ces réflexions, le chevalier se dirigeait vers la mer. Il se recommanda aux fées ses protectrices, et s'élança dans les flots, décidé à périr ou à regagner la Perse. »

Edmond suspendit un moment son récit comme pour se rappeler le dénoue-

ment. Les enfants vivement intéressés n'osaient desserrer les lèvres, madame de Mérail profita de l'interruption pour faire quelques remerciements au conteur, Joséphine elle-même l'invita à continuer, mais Fénella se tut, cachant de son mieux sa curiosité d'entendre les dernières aventures du *Chevalier Almanzor et de la princesse Sélima.*

Non moins encouragé par le silence attentif de Fénella que par les remerciements de son cercle d'auditeurs, Edmond reprit son récit et ramena son héros aux portes de Persépolis, après lui avoir fait courir mille dangers, toujours

suscités par l'abominable fée Quarante-Bosses.

« Six mois et trois jours après son départ, l'aventureux amant de Sélima entrait dans la capitale de la Perse. Mais sur ces entrefaites, le régent Bournaba n'avait perdu ni son temps ni son éloquence.

« D'abord la princesse parut inconsolable, mais au bout de quelque temps les ris et les grâces renaquirent sur ses lèvres.

« Le départ d'Almanzor avait fait reparaître à la cour la plupart des illustres soupirants, et Bournaba voyait avec bon-

heur approcher l'époque où le serment sacré n'aurait plus de force. Un souvenir d'Almanzor, déjà un peu vague, et surtout un amour-propre naturel retenaient encore la jeune reine. Cependant, ne recevant aucune nouvelle de son amant, elle jeta les yeux autour d'elle et les arrêta complaisamment sur la personne du noble Tchi-Kaoung-Kang, neveu du grand khan des Tartaries.

« Le régent sollicitait avec instances, l'aimable Tartare était loin d'être timide.

« Trois jours après les six mois révolus, l'on fit publier à son de trompe le mariage de l'incomparable fille du soleil

et de la lune avec le glorieux Tchi-Kaoung-Kang, surnommé l'invincible.

« Lorsque le chevalier arriva dans Persépolis, tout y était en rumeur, les cloches des tours et des pavillons, les instruments les plus bruyants résonnaient dans les airs, la foule se précipitait vers la grande pagode. Il suivit le torrent et fut entraîné jusqu'à la porte principale du temple. Il était temps encore, le sacrificateur allait prononcer les paroles immuables.

« — Arrêtez ! arrêtez ! s'écria le chevalier, je suis Almanzor !

« Sélima entendit-elle ? on l'ignore; mais le peuple prenant l'interrupteur

pour un insensé, le repoussa à l'autre extrémité de la place, d'où il aperçut, dans un morne silence, le prince Tchi-Kaoung-Kang, qui reconduisait la reine à son palanquin.

« La populace criait :

« — Vive le roi ! vive la reine !

« Le régent Bournaba se frottait les mains et sautait de joie.

« Almanzor ne put supporter plus longtemps ce spectacle odieux, et tomba sans connaissance la face contre terre.

« Au milieu de la nuit, l'infortuné, revenu de son évanouissement, comprend enfin toute l'étendue de son malheur.

L'aspect des lieux lui rappelle les scènes affreuses dont il a été témoin; l'illumination est dans les rues, le bonheur dans l'air, le peuple danse et chante autour des feux de joie, l'horreur glace l'âme du héros, il sort de la ville, s'enfonce dans une solitude profonde, et veut cacher sa douleur dans les lieux les plus sauvages.

« Depuis plusieurs jours, il n'a pris aucune nourriture, et se laisse aller à un sommeil de plomb. La Reine des Fées a pris en pitié ses souffrances infinies, et les calme par un siècle d'engourdissement. Alors le charme de Quarante-Bosses sera rompu, il pourra adorer une

autre princesse, car ces cent années ne l'auront pas vieilli d'un jour; il reprendra la vie où il l'a laissée; Sélima aura disparu de la surface de la terre, et les vertus d'Almanzor pourront enfin recevoir leur juste récompense.

« La sagesse des fées ne va pas jusqu'à la prévision de l'avenir; lors même qu'elles posent des conditions aux évènements futurs, elles ignorent quelles en seront les conséquences.

«Au bout de la centième année; le malheureux amant, se retrouvant dans la grotte où il s'est endormi, s'étonne de voir des ronces lui en fermer l'ouverture. Il remarque des campagnes défri-

chées dans ces lieux sauvages, et cherche à rappeler à lui ses souvenirs.

« — Sélima! Sélima! s'ecrie-t-il avec angoisse.

« Il s'approche d'une maison bâtie aux environs, et s'informe de la reine de de Perse. Après bien des débats ridicules, un vieillard de soixante et dix ans, le prenant pour un étranger à son accent vieilli et surtout à son costume démodé, lui raconta succinctement l'histoire des règnes précédents.

« — La reine Sélima a vécu malheureuse sous le joug barbare de Tchi-Kaoung Kang, portant le nom de Zoroastre VIII. L'ancien régent a vu mourir sa nièce

dans la douleur, et a succombé lui-même à tant de vicissitudes. Enfin, après de longues révolutions qui ont renversé le cruel Tartare, le petit-fils de Bournaba vient de monter sur le trône où il donne l'exemple de toutes les vertus.

« Lorsque le vieillard finit son discours, il remarqua de grosses larmes qui roulaient sur la figure de son hôte, et le secouant par le bras, il entendit ces paroles :

« — Morte malheureuse !

« Ce furent les dernières du chevalier Almanzor. »

. . . . »

— Voilà un conte bien triste à la fin,

dit Gabriel. Oh ! la méchante fée Quarante-Bosses !

— Je sais un dénoûment tout différent, reprit Fénella. Voyons s'il te plaira davantage.

Gabriel se rapprocha un peu de sa cousine :

« Le bel Almanzor, selon ma version, dit-elle, fût volage, et sa fidélité faiblit devant les attraits singuliers et les habiles stratagèmes de la princesse Mani-ka-Sohi.

« Ayant arraché au chevalier son secret :

« — L'absence tue l'amour, lui dit-elle, vous ne m'aimeriez pas plus six mois

que vous n'avez pu adorer l'incomparable Sélima. Quoique je sois assez piquante par ma variété originale, il en est d'autres au monde qui n'ont pas moins de bigarrures dans l'esprit que je n'en ai dans la chevelure et dans les yeux ; elles pourraient vous faire tourner la tête. Vous m'aimez, je le sais.

« (Le langage de la princesse de Pulo-Mézam avait, vous le voyez, beaucoup de rapport avec celui du roi son père).

« — Eh bien, il s'agit d'éluder l'oracle sans le prendre au pied de la lettre ; il dit : *Ne pas voir, ne pas être vu.* Nous n'aurons d'entretiens qu'à travers un épais rideau ou bien dans l'obscurité. L'oracle

ne parle d'ailleurs que des personnes et non de leurs images ; qu'une glace soit placée devant nous, elle reproduira nos traits à tous deux ; nous verrons nos reflets sans nous voir nous-mêmes, et le temps fixé s'écoulera rapidement ainsi.»

« Ingénieuse à combattre l'arrêt de la fée, Manika-Sohi subjugua entièrement le cœur de l'infidèle Almanzor ; et, six mois après la soirée dont M. de Saint-Ange vous a fait le récit, le grand-prêtre de Pulo-Mézam unit les deux amants selon les rites habituels. Almanzor devint roi de l'île, plus tard ; mais les malices de l'originale insulaire le chagrinèrent plus d'une fois. Il s'en

consolait, l'appelant tantôt *ma blonde* en la regardant à droite, tantôt *ma brune* en la regardant à gauche.

« Quant à Sélima, l'infortunée apprit à sa cour l'inconstance d'Almanzor et en porta le deuil en robe blanche, suivant l'usage persan. Fidèle au triste souvenir de son amant, elle refusa successivement sa main à tous les princes de Tartarie, des Indes et de la Perse; jusqu'au dernier jour, malgré les instances de son oncle Bournaba.

« Celui-ci mourut de peur de monter sur le trône, le jour même où sa nièce atteignit sa vingtième année. Sélima perdit ainsi tous ses droits à la couronne, qui

passa dans les mains de son jeune cousin, Miâou-Miâou, premier du nom, de qui descendent les shahs qui règnent encore aujourd'hui.

« Insensible à la perte de son trône, mais pleine de douleur d'avoir été oubliée par le trop aimable Almanzor, la princesse de Perse se plongea dans la solitude la plus profonde, d'où les génies la ravirent et la déposèrent dans un palais de cristal enchanté. Elle y attend l'accomplissement des brillantes destinées que la plus puissante des fées lui a promises à sa naissance. »

— Comme la Belle au bois dormant, dirent les enfants.

— Et après? demanda Gabriel.

— Après ; je ne sais pas ce qui arriva, tu es peut-être destiné à la délivrer un jour. Pour moi, je n'ai rien entendu dire d'elle depuis son enchantement.

— Les auteurs de contes ont bien tort assurément, dit Edmond, de ne pas finir tout naturellement leurs récits par l'union des cœurs faits l'un pour l'autre.

— Ce serait peut-être moins intéressant, répondit Fénella.

— Que non ! fit la petite Julie, jolie enfant de onze ans, qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Aussi, j'aime bien

l'histoire de *Peau d'Ane*, que ma cousine Joséphine nous racontait avant-hier soir.

La conversation redevint générale ; l'on parla des contes, des nouvelles et de la littérature du jour.

Joséphine ne prenait pas souvent la parole, mais ce qu'elle disait révélait toujours un sens droit et un goût simple et naturel.

Fénella, au contraire, tendait plus à faire briller ses connaissances qu'à porter de bons jugements ; elle citait, commentait, analysait les romans et les pièces en vogues. L'on n'aurait pu la taxer de pédantisme, les sujets étaient trop frivoles ; cependant il y avait, répandu

sur tout son échaffaudage de mots, une teinte prétentieuse qui n'échappait pas à Émile.

Edmond, aveuglé par sa passion, admirait et gardait un silence approbateur.

Les dames ne laissaient pas échapper l'occasion de placer leurs observations, les enfants se mirent à jouer entre eux ; M. de Mérail entama une longue controverse avec le jeune avocat sur une question d'agriculture. Chacun se trouvait tout à fait à l'aise; l'on était arrivé à ce moment si agréable dans les petites réunions où les esprits, aiguisés les uns par les autres, prennent leur essor librement et voltigent de sujet en sujet, alors

que chaque idée jaillissante rencontre une répartie vive ou une réplique spirituelle.

Edmond et Fénella en profitèrent adroitement.

Avant de se séparer, il restait constant pour eux qu'ils s'étaient réciproquement juré amour éternel et fidélité à toute épreuve. Ils n'avaient cependant dit en apparence que d'aimables futilités. Émile seul avait deviné le mythe caché sous la *nouvelle* nouvelle d'Almanzor; il en avait souri quelquefois pendant le récit, mais sa discrétion était sûre.

Bientôt après les deux amis se quittèrent, charmés de leur soirée et se re-

nouvelèrent la promesse de s'écrire fraternellement et franchement à époques rapprochées.

Les conseils de M. de Saint-Ange à son fils, au moment du départ, furent courts et bien différents de ceux qu'un père donne souvent en pareille circonstance ; il prescrivait les dissipations et le plaisir comme un autre eût ordonné la sagesse et l'étude. Triste conséquence de notre rebelle nature, Edmond écouta ces avis avec le même sentiment négatif qu'un écolier, avide de voluptés inconnues, lorsqu'on l'exhorte

à la réserve. Il se jurait intérieurement de conserver intacte au fond de l'âme l'image chérie qu'il emportait de Provence, d'en faire le palladium de son cœur, son rempart contre les séductions du monde.

Le père devina bien ce qui se passait dans l'esprit de son fils, mais il ne doutait pas du succès de la cure. Il rentra chez lui satisfait, tandis que la lourde diligence roulait vers Paris.

Quand la voiture passa sous les fenêtres de l'hôtel de madame de Villeneuve, mademoiselle de Marsan parut au balcon; elle fit en signe d'adieu un petit geste de la main. Les yeux d'Edmond y répondi-

rent, et restèrent fixés sur elle jusqu'au moment fatal où l'angle de la rue la déroba à son regard.

IV

L'absence.

— Tu es loin de moi, idole de mon âme ! loin de moi dont le cœur se nourrit sans cesse de ton image ; ta pensée me suit en tous lieux ; elle fait ma seule joie, mon seul bonheur, mon unique tristesse !...

O Fénella ! Fénella ! Je passe ma vie à regretter des jours qui ne sont plus, à songer à ce temps trop court où ton gracieux sourire illuminait mon existence — froide et décolorée désormais, car aucun de tes rayons ne l'éclaire.

Oh ! qu'il a été cruel et doux cet adieu que de loin j'ai cru surprendre sur tes lèvres ! que de larmes délicieuses ou amères, il m'a coûté dans le silence des nuits ! que d'affreuses réflexions il a enfanté !...

Le doute !... le doute !... le doute !...

Oh ! pardonne ! j'ai péché contre toi, si fraîche, si pure... Le doute, serpent glacé, s'est dressé devant moi. Je l'ai vu

ce spectre hideux, ce railleur farouche, je l'ai entendu me dire et me répéter avec ironie :

— Fénella !... celle que tu aimes, ton rêve, ton espoir, ta jeune adorée aux yeux noirs et limpides, mais elle ne t'aime pas... elle ne t'a jamais aimé !...

Oh !... dis-moi que le monstre en a menti.

Dis que le temps, que l'absence n'effaceront pas de ton cœur le souvenir de mon amour....

Hélas ! tout se tait à ma voix. Mes paroles ne peuvent obtenir de réponse ; vœux, prières, larmes, restent inu-

iles... Tu es loin de moi, loin de moi!... Désespérante réalité!...

Que ne puis-je me retrouver une seule minute auprès de celle que j'aime et lui dire sans détours :

— Mon cœur, Fénella, est toujours le même. Rien ne saurait vous en arracher, je vous adore comme une divinité tutélaire; vous présidez à toutes les actions de ma vie. Je ne suis heureux qu'en vous rappelant à ma mémoire, malheureux qu'en pensant à votre absence, à la distance qui nous sépare, à la nécessité qui me tient loin de vous.

La vie de l'homme est courte et précieuse, jeune fille, mais je vendrais la

mienne année par année, pour te revoir, t'entendre quelques instants, respirer le même air que toi, lire dans tes regards un tendre sentiment et être sûr que l'absence ne pourra rien sur toi.

Tu es sainte à mes yeux, tes promesses sont sacrées, ta bouche n'a pu proférer un mensonge impie, tu n'aurais pas voulu tromper et désespérer un pauvre cœur par de vaines paroles. J'ai cru tout ce que ton esprit entourait d'un voile transparent. C'est un serment pour moi!...

Mais, mon Dieu! combien il est d'amantes infidèles!... Que de promesses sacrées se sont envolées sur l'aile des

vents, que d'espoirs brisés, que d'âmes aimantes sacrifiées à un nouvel amour.

Je tremble et j'espère ; je ne confie ma douleur à personne, ces pensées secrètes sont pour moi seul ; mon ami le plus intime ignore mes tourments, toi-même ignoreras toujours le chagrin qui m'obsède !

Blanche vierge, fraîche comme la rosée, ton front d'albâtre se teindrait de rougeur, si tu connaissais l'idée qui empoisonne ma vie ; tu aurais honte de ma souffrance, tu punirais mon blasphême.

Non, tu pardonnerais comme tu aimes, tu es aussi bonne que belle, ô mon amour et ma vie.

Je n'en doute plus : tu m'aimes, tu m'aimeras toujours ; mon cœur bat plus vite, mes craintes trompeuses se dissipent, les cieux sont ouverts ; une auréole de foi et d'espérance repose sur nos têtes, tu souris à ma confiance.

Je ne veux t'invoquer qu'en répétant : je t'aime.

Je veux, abandonnant mes jours à cette gracieuse pensée, ne pleurer que sur ton absence, jamais sur ton amour !

Ton âme est la mienne, ton cœur est le mien ; l'éloignement ne les empêche pas de s'étreindre et de se confondre, de vivre du même souffle, de n'avoir qu'un seul désir.

Je suis heureux et je pleure. Je pleure, ô mon ange, car tu es éloignée de moi!

. . . .

Voilà de ces pages comme en écrivait sans cesse Edmond de Saint-Ange, depuis qu'il avait quitté la ville d'Aix.

Peu de jours après son départ, Emile reçut de lui une longue lettre à peu près du même style et remplie d'expressions de regrets.

Les détails d'un voyage ennuyeux opposés à d'enivrants souvenirs, l'image de Fénella peinte avec chaleur la remplissaient.

Le jeune amoureux ajoutait que Paris

lui semblait morne et froid, que la seule pensée de son adorée le soutenait dans sa détresse, qu'il ne vivait que par l'attente d'une lettre.

Il s'était présenté cependant dans plusieurs maisons et avait été reçu avec la politesse la plus exquise : — mais quelle affreuse comparaison entre ces visites toujours sèches au cœur, et le doux abandon de la dernière soirée, et le délicieux tête-à-tête de la précédente !

Edmond finissait par raconter à son confident la charmante manière dont s'étaient faits les derniers adieux : — Un geste et un regard !

Edmond croyait être très réservé,

parce que ses tirades épistolaires avaient une allure moins fougueuse que ses monologues écrits. En réalité son ami Emile n'ignorait aucune de ses peines d'amour. Du reste, la première lettre d'Edmond ne pouvait être médiocre ; spirituel et passionné, il écrivait avec le cœur.

Emile fut touché ; mais le prudent avocat pensait dans le fond comme M. de Saint-Ange. Ne voulant pas outrer la vérité, il la dit telle qu'il la voyait ; il ne cacha pas dans sa réponse que Fénella, toujours légère, aimable, élégante et maniérée, ne semblait aucunement affectée du départ d'Edmond. Si parfois on prononçait devant elle ce nom qui au-

rait dû faire vibrer son cœur, elle ne trahissait pas une émotion sensible.

— « Je n'ose, ajoutait-il, la taxer d'une indifférence complète ; mais je n'ai surpris en elle aucune trace de passion. »

Le correctif n'était pas très agréable ; mais Edmond avait des nouvelles de Fénella, et trouvait naturel qu'elle ne laissât pas soupçonner le secret de son cœur. Il remercia sincèrement Emile de remplir sa promesse avec exactitude ; en amant aveugle, il sut interpréter chaleureusement les passages les plus froids et les phrases les plus insignifiantes.

La correspondance se soutint ainsi pendant quelques mois.

Enfin l'hiver ramena l'époque des réunions ; Fénella reparut dans les salons d'Aix plus séduisante que jamais ; son essaim d'adorateurs revint papillonner autour d'elle.

Edmond, de son côté, faisait à Paris son entrée dans le grand monde, où le conduisirent naturellement les recommandations de son père auprès des personnes les mieux placées pour l'introduire. Son éducation, sa fortune l'y appelaient ; il se sentait sûr de son cœur, et n'hésita pas à chercher dans la société quelque adoucissement à ses peines.

Ce fut alors qu'il reçut d'Emile la nouvelle des succès multipliés de Fénella.

Il s'y attendait; mais déjà moins épris, il trouva d'autant plus juste de prendre aussi sa part de distractions, et peu à peu sentit naître en lui le goût des plaisirs.

L'album où il jetait, en passant, les confidences de ses pensées fut singulièrement délaissé ; il n'avait plus le temps de soupirer, de s'échauffer l'esprit, de se monter l'imagination au diapazon du cœur. Il n'était plus poète élégiaque en prose ni en vers, il n'était plus pensif; — fâcheux symptôme !

Son ancienne timidité n'existait plus; vaincue à Aix, elle avait entièrement disparu à Paris. Sa tristesse s'évanouissait

insensiblement ; son amour tranquille coulait sur une pente douce. Il désirait vivement revoir Fénella ; il pensait à elle avec plaisir ; c'était une image gracieuse qu'il évoquait souvent, mais sans amertume ; pour ranimer l'ardeur de sa passion, il aurait fallu qu'il rencontrât de nouveau celle qui l'avait inspirée.

L'absence, le temps produisaient ainsi leurs effets lents et certains.

Edmond se familiarisait avec l'existence parisienne, et y découvrait un charme inconnu. Madame de Villeneuve commençait à avoir raison dans ses pronostics.

Les conséquences de ce refroidisse-

ment ralentirent beaucoup la correspondance des deux amis.

Les mots ne trompaient pas Emile, il savait analyser les pensées ; aussi devint-il de plus en plus laconique au sujet de la belle Fénella.

Les relations d'Edmond l'entraînèrent dans un monde où brillaient quelques beaux esprits ; on s'y piquait de littérature et les adeptes y payaient un tribut régulier de productions légères.

La muse du jeune provincial prit son essor, elle fut applaudie.

Un soir, M. Arthur de Basseville, l'un des lions du cercle, voulut avoir son succès, annonça une lecture et ouvrit un

charmant cahier orné de faveurs roses.

L'Absence, tel était le titre de l'opuscule.

Edmond de Saint-Ange se souvint de Fénella et des pages brûlantes que l'absence lui avait inspirées peu de mois auparavant.

Au milieu du plus profond silence, Arthur lisait d'un ton fort cavalier :

I

« — Que regardez-vous là, don Bartholoméo avec tant d'attention ? Par

Sant-Iago, il y a lieu de s'étonner dans Cadix de voir à cette heure brûlante deux cavaliers comme vous et moi, se promenant au soleil comme pourraient le faire deux Français ou deux chiens !...

« — Mes regards suivent de l'œil le *Bétis* qui s'éloigne, mon cœur souffre et je n'ai souci ni du chaud ni du froid ; c'est une cruelle chose que l'absence, senor Pérez ! —

« — L'absence ! croyez-m'en, fait plus de bien que de mal. Je n'aurais jamais eu qu'une seule maîtresse, je crois, si la première n'eût abandonné Grenade, où je lui faisais ma cour, pour s'en aller à

Madrîd. Je fus dans la désolation, la tristesse, le désespoir; je jurai tous les Saints et toutes les Saintes d'Espagne; je laissai croître ma barbe, je fus pendant huit jours plus morose qu'un Anglais à jeun. Enfin pour me désennuyer, je papillonnai de belle en belle, je changeai, et depuis... je m'en suis fort bien trouvé, je vous assure. — Quoi! le départ de quelque adorée vous afflige! A Cadix! un galant comme vous! Bah! laissez ces folies et venez avec moi chez la marquise Pénadorès!...

« — Non, don Pérez! impossible tant que cette voile grise qui se perd dans l'azur du ciel n'aura pas entière-

ment disparu, tant qu'il restera un vestige de sa présence, une trace de ma Juanita, — je veux rester ici, suivre sa marche sur l'océan, faire des vœux pour son bonheur, espérer en sa constance.

« — Ah! doux ami! de la constance! comptez-y. Comme si Séville était veuve de brillants Andaloux! — Venez, allons chez la marquise.

« — Impossible, vous dis-je...

« — Adieu donc! jeune fou, c'est-à-dire au revoir!...

« Le léger don Pérez raffermit son petit chapeau, frappa de la cravache l'extrémité de sa guêtre, et, dans son élégant costume du matin, se dirigea en se

balançant avec une légère affectation vers la place Sant-Antonio.

« Bartholoméo se promenait à grands pas sur l'Alamada, ses inquiètes pensées suivaient *le Bétis* dans sa marche. — Les tendres adieux de Juana, ses serments de fidélité ne suffisaient plus pour le rassurer ; son cœur ressentait déjà les premières atteintes de la jalousie.

« — Oh ! l'absence ! l'absence maudite ! Ne plus te voir, ne plus t'entendre, ne plus être là, près de toi. Ton ami ne te répétera plus qu'il t'adore, ô ma jeune madone, ton doux sourire ne lui dira plus *amour !* Tes grands yeux noirs ne brilleront plus pour moi, je n'admirerai

plus ta taille svelte et gracieuse, comme hier soir encore, lorsque, revenant de respirer l'air frais de la mer, tu déposais ton élégante mantille pour prendre ta guitare. Tu ne chanteras plus pour moi de délicieuses romances. — Adieu, Juanita, vogue vers Séville ; va dans cette merveille de l'Espagne pour être sa plus parfaite merveille. — Va conquérir l'admiration de tous. — O Dieu ! mais si tu m'oubliais, si ton cœur volage écoutait d'autres vœux que les miens ! — A cette seule pensée, je frémis de colère. — O Juana, pitié, pitié pour mon amour ! Mais tu ne m'entends plus, tu es absente, absente pour moi. Triste jour ! ton bai-

ser brûlant est encore sur mes lèvres ; je te vois, les larmes aux yeux, jurant ton saint patron de m'aimer pour la vie. — Oh ! réponds-moi — Pérez en a menti — tu n'aimeras jamais que moi, que moi seul ! comme mon cœur ne brûlera jamais que pour toi, ma Juana !...

« — A qui diable en avez-vous ainsi, Bartholoméo ? vous semblez agité par mille démons.

« — Je pense douloureusement au départ de Juanita, mon adorée !

« — Bah ! elle est partie ! et depuis quand ?

« — Deux heures à peine se sont écoulées depuis que *le Bétis* l'a emportée

vers Séville, deux heures depuis nos cruels adieux !

« — Ami, que ce chagrin ne nous prive pas de vous demain soir !... Venez au bal de la comtesse Marianna, et là, de nouveaux amours....

« — Jamais. —

« — Jamais... Ah ! ah ! ah !... je ne vous donne pas huit jours pour être épris d'une autre belle, et il en sera, j'espère, de votre Juana comme de Mariquita la blonde, que vous deviez aussi adorer jusqu'à la bienheureuse éternité.

« — Non, non, ne raillez pas ainsi, seigneur cavalier. Mon amour pour Juana est ineffaçable ; sa bague ne quittera plus

mon doigt. Son image me suivra sans cesse au milieu des plaisirs et des douleurs! A toi ma vie, ô ma douce maîtresse. — Puisses-tu m'être aussi fidèle que je jure de l'être à ton amour.

« — C'est ce que nous verrons, dit en riant le petit Juan de Cordoue. Adieu, vaillant Bartholoméo, à revoir, au bal!...

II

« — Je ne gagerais pas un cigare de l'estanco réal contre un millier de régalias purs — pas un maravedi contre cent

doublons — que Bartholoméo aime encore cette Juana dont le départ le rendait avant-hier fou à lier.

« — Comment cela, ami Pérez? l'auriez-vous vu par hasard l'autre jour se rôtissant au soléil pour suivre de l'œil le paquebot de Séville?

« — Oui, Juanito, il élait alors dans une douleur ridicule, il jurait ses grands dieux d'aimer à jamais, il grinçait des dents à la supposition qu'il était oublié, il déraisonnait ! J'avais grand pitié de sa tarentule, quand j'entrai chez la marquise.

« — Il était dans le même état quand je passai moi-même sur la promenade

déserte, je l'engageai à ne point faire faux-bond à la comtesse, mais vraiment je n'espérais pas avoir si bon marché de sa passion. — Il a passé le bal tout entier à courtiser la jeune Catalane nouvellement arrivée, et semblait ne plus songer le moins du monde à ses amours absentes.

« — Bartholoméo est de la même pâte que nous, mon cher ; l'absence l'a guéri. — Voltigeons de belle en belle, volons d'amours en amours! — Vive l'Andalousie! vivent ses jeunes beautés et ses folles intrigues! Rions-nous de ces amants d'autrefois qui ne savaient pas changer de passion et se croyaient tenus

d'adorer un être imaginaire ou absent.

« — Ce qui est absolument la même chose. Mais voici venir notre amoureux.

« — Eh bien ! seigneur cavalier, votre bague ?

« — Ils savent tout.

« — Vous connaissiez donc un remède à l'absence, cher ami !

« — Vous m'en avez indiqué la recette, mes beaux seigneurs.

« — Que pensez-vous de la Catalane ?

« — Adorable, sur ma foi !

« — Bien ! bien ! mais qu'il ne lui arrive pas de partir.

« — D'ailleurs vous saurez qu'un de mes amis arrivé hier de Séville m'a as-

suré que le soir même de son départ, votre Juana donnait amoureusement le bras à un jeune officier des carabiniers de la reine. — Elle semblait annoncer à la ville entière qu'il était son favori.

« — Tant mieux ! s'écria Bartholoméo, je n'ai plus le moindre remords ; j'en aimerai davantage ma Catalane.

« — Encore un de gagné, se dirent en sortant don Pérez et Juanito.

« L'absence ! oh ! l'absence ! c'est la plus grande des douleurs... ou le plus doux des plaisirs ! — »

M. Arthur de Basseville, enchanté de lui-même, promena sur l'auditoire un regard satisfait, — on l'applaudit.

Hélas! faut-il le dire, Edmond de Saint-Ange l'applaudit aussi, et en riant de bon cœur.

Pauvre Fénella!...

L'absence à la façon de M. Arthur ressemblait bien peu, cependant, au conte de la dernière veillée, à l'histoire chevaleresque du prince Almanzor et de sa princesse !

V

Le retour de noces.

Femme du monde par-dessus tout, madame de Villeneuve, malgré son grand âge, continuait à fréquenter les cercles les plus distingués d'Aix, où elle était appréciée pour la tournure de son esprit, toujours plein d'enjouement. Sa

complaisance pour sa petite-fille lui fut fatale.

Une nuit, en revenant d'un bal qui s'était prolongé fort tard, elle fut atteinte d'un catarrhe en dépit de sa douillette, de son manchon et de sa chaise à porteurs; une grave maladie qui en résulta la conduisit au tombeau.

Fénella perdait en madame de Villeneuve la plus tendre et la meilleure des amies.

La bonne dame lui avait tenu lieu de tous ses parents; le souvenir de son affection particulière et de ses bontés lui brisait le cœur. Les causes mêmes de cette mort l'affligeaient doublement.

Les conséquences en furent aussi bien douloureuses ; la jeune fille abandonna à jamais l'hôtel où s'étaient écoulées ses années heureuses ; elle dut entrer comme une étrangère dans un nouvel intérieur.

Fénella aurait désiré se rapprocher de Joséphine, il en fut autrement : des considérations de famille firent choisir madame Duval pour remplacer madame de Villeneuve auprès d'elle.

La jeune fille s'y résigna sans murmurer ; mais la tristesse voila son beau front. Edmond alors revint souvent à sa pensée. Le cœur qui souffre a soif d'être aimé.

Edmond était à Paris ; Joséphine elle-

même n'avait pas la confidence de cet amour; Fénella pleura et pleura longtemps.

Plus d'une année s'écoula ainsi dans le deuil et les larmes les plus sincères; mais, suite inévitable d'une réputation fondée sous bien d'autres rapports, le bruit courut que cette profonde douleur était encore une affectation ; des langues malveillantes surent en dénaturer la pureté.

L'on se plut à dire que mademoiselle de Marsan ne regrettait autant que son brillant état de maison et le luxe dans lequel on l'avait élevée. Une semblable affliction ne pouvait être produite par

une autre pensée ; elle devait être faite à l'idée de perdre sa grand'mère, et ne jouait qu'une ridicule comédie.

Infortunée Fénella, on oubliait qu'elle avait un cœur.

La mort de madame de Villeneuve fournit à Emile le sujet d'une longue lettre à Edmond qui en fut vivement touché. Le malheur de Fénella l'émut sincèrement ; il en sentit renaître une affection nouvelle ; mais la correspondance se trouva bientôt interrompue encore une fois. M. de Saint-Ange exigeait que son fils fît un voyage dans les différentes parties de l'empire Français. Les distractions de la route, la diversité

des lieux, mille incidents variés, éloignèrent des pensées d'Edmond l'image de son amour, il ne revint à Paris qu'aux approches de l'hiver, et en instruisit son ami en lui racontant les épisodes qui avaient signalé ses nombreuses excursions; il parlait à peine de mademoiselle de Marsan.

Emile sentit dès lors l'inutilité de son entremise, et ne se pressa guère de répondre. Ses fréquentes visites dans la famille de Mérail le mettaient pourtant à même de rencontrer souvent Fénella; mais la comparaison qu'il établissait entre elle et Joséphine n'était point favorable à la première. Il décou-

vrait chaque jour en elle de nouveaux ridicules, contrastes perpétuels des grâces naturelles de sa cousine. S'il parlait d'elle à Edmond, c'était sous l'impression de préventions fâcheuses qui, s'emparant peu à peu du Parisien, achevaient de détruire en lui les faibles vestiges de sa passion.

Le deuil de Fénella était achevé, madame Duval elle-même se hâta de la reconduire dans le monde, où la jeune fille fut de nouveau admirée, choyée, adulée à l'envi; Emile l'observait sévèrement; d'innocentes étourderies pre-

naient sous sa plume de tristes couleurs; il outrepassait sa mission sans le vouloir.

Emile aimait Joséphine, hélas ! il n'était plus impartial. Enfin l'on dit dans la ville que M. de Saint-Hilaire allait obtenir la main de mademoiselle de Marsan, le jeune avocat l'écrivit à son ami, et c'en fut fait !

Quelques mois encore, Edmond serait revenu à Aix ; son premier amour pouvait renaître de ses cendres, mais la nouvelle de ce mariage suffit pour déraciner le dernier sentiment qui le rattachait encore à Fénella : *Un scrupule d'honneur.*

Il semblait encore à Edmond que l'équivalent d'une promesse avait eu lieu : il n'aurait jamais voulu rompre le premier.

Le mariage projeté dégageait sa parole, un nouvel amour avait pénétré son âme, il l'écrivit aussitôt à son père, qui remportait ainsi la victoire la plus complète. A cet aveu de son fils, M. de Saint-Ange partit en toute hâte pour Paris.

Fénella, elle, ne se doutait de rien ; le monde était son élément, elle revenait à la vie, on l'admirait, on l'adorait ; elle se plaisait à désespérer les cœurs, pensait souvent à Edmond et attendait son

retour. Quelquefois elle en causait indifféremment avec Joséphine :

— Et que devient l'ami de monsieur Emile, demandait-elle, doit-il revenir bientôt?

Joséphine répondait vaguement que M. de Saint-Ange se portait bien, cela paraissait suffire.

Cependant, vers la fin de l'hiver, M. de Forbin, longtemps assidu auprès de Fénella, peut-être par bravade, qui sait par quel motif, la demanda en mariage. La démarche fut secrète ; il croyait sans doute pouvoir éblouir la ville entière par l'éclat de son triomphe; mais la jeune fille attendait; elle fit re-

mercier, prétextant qu'elle ne comptait pas encore se marier.

Edmond s'était gardé d'aller à la recherche du vrai ; ses récentes affections avaient à jamais effacé en lui le souvenir de Fénella ; s'il y songeait par fois, il était mécontent de lui-même.

— Comment ai-je pu aimer une pareille coquette, se disait-il? Qu'Emile aime Joséphine, je le conçois; mais Fénella !...

Il souriait ironiquement et ses pensées le reportaient vers ses nouvelles amours.

Au printemps suivant, (un mois encore, et les deux années étaient accom-

plies) Edmond reçut d'Emile l'invitation de revenir à Aix, pour assister à son union avec mademoiselle de Mérail, la lettre ne disait pas un mot de Fénella.

Courrier par courrier, Edmond remerciait Émile en lui faisant secrètement part de son prochain mariage avec mademoiselle de Fontanes dont l'éloge longuement délayé en quatre grandes pages répondait merveilleusement à celui que l'avocat avait fait de sa future épouse dans la lettre précédente.

Ces deux missives énamourées et louangeuses furent les dernières d'une

correspondance qui durait depuis près deux ans.

En province, dans une ville où de nouveaux époux ont une nombreuse parenté, un mariage amène toujours après lui une suite de fêtes et de réunions que l'on nomme *retours de noces.*

Émile et Joséphine, tenant tous deux à des familles d'Aix, furent successivement invités à des bals chez tous leurs parents.

Madame de Mérail voulut clore dignement la série des plaisirs et ne le céder en rien à personne. C'était le

dernier bal; nul ne voulut y manquer; les toilettes les plus éblouissantes, la plus étourdissante foule, le meilleur orchestre, les rafraîchissements les mieux choisis, rien ne manquait pour rendre mémorable la soirée où Joséphine devait encore une fois remplir le rôle de reine. Tous les yeux comtemplaient la nouvelle mariée; le suprême bonheur était peint sur sa gracieuse figure, et ses louanges circulaient de bouche en bouche. Émile se trouvait au comble de ses vœux.

Madame de Mérail était dans le ravissement, tout marchait au gré de ses désirs; elle venait d'assurer l'avenir de

sa fille, et son bal était incomparable. Son amour maternel était satisfait, son amour-propre de maîtresse de maison flatté. Aussi semblait-elle triomphante ; elle allait, venait, donnait ses ordres, trouvait quelque chose d'aimable à dire à chacun, et lorsqu'elle s'asseyait c'était pour admirer aussi à son tour sa fille chérie.

Si la nouvelle mariée brillait par-dessus toutes ses jeunes amies, Fénella n'en recevait pas moins son tribut d'hommages accoutumés ; ses adorateurs l'entouraient, M. de Forbin lui-même lui débitait les plus sentimentales tirades. Elle continuait ses minau-

deries perfectionnées par plus d'usage : déjà Fénella entrait dans sa vingtième année, et n'en avait que plus de facilité pour exceller dans son genre prétentieux avec esprit et d'une originalité piquante.

A dix heures du soir, le bal était dans son éclat, quand M. de Saint-Hilaire parut pour la première fois dans le salon. Il passa derrière Fénella qui figurait à la contredanse, et s'approchant de madame Duval assise tout auprès :

— Délicieuse soirée ! dit-il, nos réunions sont de plus en plus brillantes. Est-il possible de rien voir de mieux.

— Vous avez bien raison, ma sœur a merveilleusement disposé les choses, mais vous conviendrez aussi qu'on ne saurait trop bien faire lorsqu'on marie sa fille. Quand viendra le tour de ma petite Julie, je tâcherai bien d'égaler madame de Mérail.

— Mademoiselle Julie n'a que douze à treize ans, je crois?

— Vous la voyez, elle fait vis à vis à ma nièce et danse avec son cousin Gabriel.

— Charmants enfants! reprit Saint-Hilaire, mais, mon Dieu! j'oubliais, j'ai reçu de Paris tout à l'heure une nou-

velle qui vous surprendra, j'en suis sûr.

— Quoi donc?

— Vous connaissez M. de Saint-Ange, père?...

— Fénella détourna la tête pour écouter, mais la mesure la força d'aller en avant.

—... Et vous avez su qu'il partît précipitamment pour Paris, il y a environ six semaines.

— Peu avant le mariage de Joséphine, en effet; sans quoi nous l'aurions ici. J'ai regretté dans nos réunions son fils, élégant cavalier qui prenait d'excellentes manières; je n'oublierai jamais un

conte fort singulier qu'il racontait à mes enfants la veille de son départ.

Fénella était revenue à sa place.

— Eh bien, madame, ma grande nouvelle est son mariage!

— Quoi! s'écria madame Duval, il se marie aussi!

Saint-Hilaire lut :

« M. le comte de Fontanes, officier
« de l'ordre de la Légion-d'Honneur,
« et madame la comtesse de Fontanes,
« ont l'honneur de vous faire part du
« mariage de mademoiselle Élisa de
« Fontanes, leur fille, avec M. Edmond
« de Saint-Ange. »

— J'ai reçu cela ce soir même, au moment où je sortais pour venir ici.

Un cri déchirant fit tout à coup taire l'orchestre. Fénella venait de tomber en défaillance ; son cavalier la soutenait ; on l'emporta hors du salon.

— Qu'a donc mademoiselle de Marsan ?

— Quoi !

— Qu'est-il arrivé ?

— Mademoiselle Fénella vient de se trouver mal.

— En savez-vous la cause ?

— Je l'ignore.

— Et vous ?

— Je crois, dit son danseur, que c'est

la nouvelle du mariage de M. Edmond de Saint-Ange qui a produit en elle cette révolution subite !

— Ah ! vraiment !

— Quelle sensibilité nouvelle ! murmura M. de Forbin.

L'orchestre avait repris avec fureur, les quadrilles se rétablirent et l'évanouissement de Fénella, heureux sujet de conversation, tira certainement d'embarras plus d'un danseur à court d'idées. Madame de Mérail inquiète et mécontente, sortit un moment et rentra assurant que sa nièce se trouvait bien : un léger malaise était seul la cause de cet accident, la chaleur de l'appartement,

une mauvaise disposition, la fatigue des bals précédents.

La gaîté ne tarda pas à renaître; quelques instants après on ne parlait plus qu'en souriant du saisissement de Fénella.

Mais elle avait été transportée dans la chambre de Joséphine; madame Duval, la nouvelle mariée, plusieurs femmes de la maison l'entouraient et lui prodiguaient leurs soins. La jeune fille rouvrit enfin les yeux, une pâleur extrême couvrait ses joues, elle rappela ses souvenirs et baissant la tête :

— Ce n'est rien, dit-elle, la chaleur, mon corset, Joséphine va m'aider. Je

vous en prie, ma tante, veuillez nous laisser seules.

Madame Duval insistait pour rester.

— Inutile, ma tante. Vous ne pouvez vous éloigner plus longtemps de Julie ; je vous serai reconnaissante de me confier aux soins de Joséphine.

Madame Duval céda à la fin ; tout le monde sortit, les deux cousines restèrent en tête-à-tête.

— Que t'est-il donc arrivé, ma bonne amie ! Qu'as-tu ? demanda Joséphine.

Fénella fondit en larmes en serrant la main de sa cousine.

— Tout est fini, s'écria-t-elle ; je suis perdue à jamais !

Les sanglots étouffaient sa voix. Joséphine s'efforçait en vain de calmer une douleur dont elle ignorait la cause ; elle ne pouvait que protester de son amitié, prodiguer les expressions les plus tendres, essuyer les larmes de Fénella. Celle-ci voulait parler, son secret lui pesait sur le cœur, elle éprouvait une difficulté inouie à l'avouer :

— Marié ! dit-elle avec angoisse.

— En serai-je moins ton amie, reprit Joséphine en la caressant, allons, ne crains rien, qu'as-tu? Il est peut-être un remède à tout mal, je te promets tout ce que tu voudras...

— Tu ne peux rien, c'est lui qui est marié.

La figure de Joséphine devint sérieuse.

— Qui ? lui ? qui est marié ?

—Edmond Saint-Ange ! s'écria tout-à-coup Fénella se tordant les mains et pleurant à fendre le cœur.

—Tu l'aimais donc ? dit doucement Joséphine, pourquoi ne me l'avoir pas dit? T'ai-je jamais caché mon penchant pour Émile ? pauvre sœur !

Joséphine était si empressée, si caressante, si bonne, elle partageait si bien sa douleur, que Fénella lui raconta tous les détails de sa liaison avec Edmond, appuya sur les moindres circonstances, donna la

valeur de chaque mot, de chaque geste d'autrefois.

—Mais Emile est son ami, si cette nouvelle était fausse! s'écria Joséphine avec joie, c'est peut-être une ruse de M. de Saint-Hilaire.

— J'ai vu la lettre, dit tristement Fénella.

— Tu ne l'as pas lue, n'est-ce pas?

— Oh! non!

Joséphine se jeta sur le cordon de la sonnette.

— M. Marcel, cria-t-elle. C'est son ami, et je te réponds de sa discrétion.

Fénella baissa la tête en signe d'assentiment. Emile accourut.

— Rassure la pauvre Fénella, dit Joséphine; mais c'est un grand secret, fit-elle en plaçant le doigt sur ses lèvres comme la statue de la discrétion, au moins n'en parle pas.

Emile devina et pâlit; Fénella le regardait fixement :

— As-tu depuis quelque temps, reçu des nouvelles de M. Edmond de Saint-Ange?

— Sa dernière lettre est du mois dernier.

— Du mois dernier! Et te parle-t-il de son mariage? Oh! console notre bonne cousine.

La voix de Joséphine était douce et

suppliante; un ange en prière n'aurait pas prononcé ces mots avec autant d'harmonie.

Emile se leva parcourant la chambre à grands pas. Il se sentait coupable d'avoir brisé le cœur de la jeune fille ; il fut muet; son silence était une réponse cruelle.

Ses regards rencontrèrent ceux de Fénella.

. . . .

— Il y a un mois, dit-elle avec effort, il y a un mois, Monsieur, j'ai refusé M. de Forbin. Oh ! Edmond, Edmond ! je l'aime, je l'aimerai toujours, monsieur Emile.

Ses yeux étaient secs et égarés, ses lèvres violettes tremblaient; elle tomba

dans un abattement complet. Emile et Joséphine échangeaient de tristes regards.

Ce fut une affreuse nuit que celle du dernier retour de noces. Ainsi qu'une sensitive brusquement heurtée, l'âme ulcérée de la jeune fille se replia sur elle-même. Mademoiselle de Marsan ne brilla plus dans aucune réunion, elle fuyait le monde; mais, encore mise avec recherche, on la remarquait chaque dimanche toujours agenouillée à la même place, priant et paraissant résignée. Six longues années s'écoulèrent ainsi; le temps seul

put mettre un peu de baume sur sa blessure.

On dit qu'Edmond eut vaguement connaissance de tout ceci; la médisance avait décoloré la vérité : lui était heureux; éloigné, il y fit à peine attention. Joséphine, toujours bonne, s'étudia à calmer la douleur muette de sa cousine; sa fraternelle amitié devint l'unique consolation de Fénella.

VI

Le Sonnet.

Depuis la mort de madame de Villeneuve, Fénella retirée chez madame Duval y jouissait d'une entière liberté que lui assurait sa petite fortune indépendante.

Après les premiers mois de deuil, ses soins les plus chers furent consacrés à

l'ornement de la chambre qu'elle habitait; tout s'y rattacha pour elle à la mémoire du passé. Le portrait au pastel de madame de Villeneuve, dans un cadre sculpté du temps de Louis XV, et dont chaque écusson représentait une nichée de petits Amours, l'antique bergère et le prie-Dieu de la bonne grand'mère, faisaient contraste à l'élégance moderne des autres meubles.

L'on remarquait une harpe, et plus loin une bibliothèque charmante, collection choisie de poésies et d'ouvrages qui prouvaient le goût distingué de leur lectrice; mais sur le dernier rayon, à l'angle le plus apparent, on retrouvait

encore un pieux souvenir : le gros livre d'heures de la vieille dame.

Sur la cheminée, une pendule d'albâtre où se lisait le mot *Adieu*, se trouvait placée entre deux vases de fleurs à la mode. Les bouquets artificiels, œuvre patiente de Fénella, étaient composés de pensées, d'immortelles, de ces bleus myosotis qu'on appelle *Ne-m'oubliez-pas*, et plus haut, d'une rose solitaire et penchée, comme un emblème de tristesse.

Les rideaux de mousseline blanche répandaient un demi-jour sur ce boudoir; mais si un visiteur curieux y eût pénétré, le choix des tableaux appendus à la tapisserie d'une couleur azurée au-

rait pu le surprendre à juste titre; car si ce n'est une petite peinture religieuse sur cuivre, excellente copie d'un tableau de Rubens, les autres sujets semblaient tout à fait déplacés dans une chambre de jeune fille, ils étaient tous tirés de divers épisodes des dernières guerres d'Allemagne.

Ces gravures rappelaient à Fénella une soirée mémorable dans l'histoire de ses amours, le seul tête-à-tête qu'elle eût eu avec Edmond, tandis que madame de Villeneuve s'était endormie à l'intéressant récit des campagnes du jeune officier.

Rien ne donne mieux la mesure d'une

personne que l'aspect des lieux qu'elle habite ; le sentiment, l'ordre, la négligence ou l'insouciance égoïste s'y révèlent au premier coup-d'œil. Si vous n'avez pu encore pénétrer dans la connaissance d'un caractère, essayez de voir le lieu qu'habite celui que vous étudiez ; il est rare qu'il puisse mentir jusque-là.

Malgré les efforts de ceux qui visent à l'originalité, vous reconnaîtrez aisément le naturel du factice, et discernerez bien vite un génie artiste ou studieux d'une imitation aussi commune que puérile.

Le boudoir de Fénella la peignait femme d'esprit et de cœur ; l'étrangeté

même de quelques formes préférées donnait à deviner le travers de son éducation et son affectation inséparable.

Elle passa dans cette élégante solitude les six années qui suivirent la scène du bal ; sa harpe lui tenait compagnie ; elle recevait souvent la visite de Joséphine ; parfois elle allait rêver sous les verts accacias du jardin de sa tante ; on ne la rencontrait jamais sur les promenades publiques, et elle ne sortait guère que pour aller à l'église où chez sa cousine.

— Ma chère Fénella, dit Julie en entrant dans la jolie retraite que nous venons de décrire, ma chère Fénella, je t'en prie, ne me refuse pas une prière ;

accorde-moi un don comme une reine d'autrefois. Tu es si bonne!

— Je vois bien ce que tu veux, mais c'est impossible, mon enfant, je n'irai pas. Fais-moi grâce à ton tour... Tu ne te doutes pas de ce que je souffrirais.

— Ah! ma cousine, je vous en voudrais toute ma vie.

Julie avait alors dix-huit ans; belle et svelte, d'une figure spirituelle, elle tenait, en quelque sorte, le milieu entre ses deux cousines. Plus enjouée que Joséphine, moins légère que n'était autrefois Fénella, elle ne le cédait à l'une ni à l'autre pour la grâce et l'amabilité.

Il s'agisssait de déterminer la pauvre

recluse à reparaître dans ce monde, dont elle avait fait l'ornement si longtemps.

Julie se mariait à son tour. Ses instances furent si pressantes, sa bouderie si bien entendue, qu'il fallut enfin céder.

Le premier bal devait avoir lieu chez madame Duval.

Fénella se soumit à ce sacrifice, elle était encore jolie, et la teinte de mélancolie répandue sur ses traits leur donnait un charme particulier qui fut soudainement compris par tous les cavaliers du salon.

Dans l'espace de six années, la société élégante d'une ville se renouvelle insensiblement. Fénella reparut comme

un astre inconnu dont la tradition seule révélait l'existence.

M. Arthur de Basseville, parent du nouveau marié, en fut surtout frappé ; il crut reconnaître que de mystérieuses douleurs avaient impressionné mademoiselle de Marsan. C'était un dandy parisien arrivé à Aix la veille même.

Nos lecteurs connaissent son chef-d'œuvre littéraire.

—Quelle est, je vous prie, Monsieur, la jeune dame que je remarque, avec ce spencer foncé et cette fleur rouge dans les cheveux, qui cause maintenant avec la nouvelle mariée ?

— C'est mademoiselle de Marsan, ré-

pondit M. Saint-Hilaire, qui bien qu'âgé de trente-six ou trente-huit ans, n'avait pas perdu la douce habitude de papillonner de belle en belle, et de répéter chaque hiver des formules fort médiocrement rajeunies. Mademoiselle de Marsan a été la coqueluche d'Aix. Il y a quelques années, elle faisait nos beaux jours, j'ai été éperduement épris d'elle, deux hivers entiers, mais...

— Quelque amour malheureux! fit Arthur.

— Vous l'avez dit. Un jeune officier de cette ville, homme froid et insinuant, l'a indignement trompée. On avait, dit-on, répondu à ses avances de la manière la

plus significative, ajouta Saint-Hilaire, en affectant un sourire malin; le mariage était arrêté, conclu, on n'attendait plus que le retour du futur époux alors à Paris.

— Eh bien?

— Je fus moi-même fort innocemment cause d'une scène affreuse qui troubla un moment une délicieuse réunion. J'ignorais encore tous les détails que je vous donne et venais de recevoir le billet de part du mariage de l'amant chéri. C'était une nouvelle à répandre. Arrivé dans le salon, j'eus le malheur de la divulguer tout haut, auprès de mademoiselle de Marsan; je lus même textuelle-

ment, car j'avais emporté la lettre de communication. Un cri déchirant, un évanouissement, un coup de théâtre enfin, furent les suites de ma lecture. Comme vous devez le penser, cela me mit au désespoir ; je me cachai pendant le reste de la soirée. Pour en revenir à notre petite coquette, dès lors, elle a pris la chose au tragique, a refusé plusieurs partis, à ce qu'on assure, et voici la première fois que je l'aperçois dans le monde, depuis. Je suppose que le mariage de sa cousine a pu seul la déterminer à enfreindre son vœu de solitude.

— Ah ! elle est cousine de la nouvelle mariée ?

— Oui, Monsieur, elle habite même ici chez sa tante.

— En vérité, tout ce que vous me dites m'intéresse vivement ; mais c'est une âme méconnue, une héroïne, une femme incomprise ! C'est inimaginable ! A Paris, une personne comme elle aurait une vogue infinie.

A ces mots, Arthur s'élança vers Fénella et se déclara en quelques sorte son cavalier pendant la soirée entière.

Pour combattre une passion, la retraite, l'isolement et les larmes sont les plus mauvais remèdes ; il n'en est pas de

meilleurs que la dissipation et les plaisirs. Monsieur de Saint-Ange savait cela lorsqu'il prescrivit à son fils les distractions et les voyages.

Fénella rentrant dans le monde après avoir amolli son cœur par ses méditations et ses regrets, n'était plus que l'ombre de cette jeune fille vive et légère qui se jouait d'une foule d'adorateurs.

Sa cruelle expérience du passé ne put la défendre contre les manières exquises d'Arthur, habile dans l'art de la séduction, confiant en lui-même, audacieux par conséquent et prompt à hasarder les expressions les plus chaleureuses.

Par une profonde tactique, Arthur

s'attacha moins à louer les grâces et l'esprit de mademoiselle de Marsan, qu'à mettre en jeu sa sensibilité ; il sut plaider pour les cœurs trompés dans leurs affections ; il donna à entendre qu'il avait été victime lui-même d'un amour malheureux.

En fallait-il davantage pour faire une vive impression sur Fénella?

En vain elle assura qu'elle ne devait plus reparaître, Arthur lui prouva que les autres bals découlaient naturellement de celui-ci, qu'elle ne pouvait se dispenser d'assister aux retours de noce de Julie. La faible Fénella fut ébranlée par les raisonnements et les prières flat-

teuses du solliciteur. Mais quand, le lendemain, M. de Basseville, naturellement admis chez madame Duval par son titre de nouveau parent, insista de nouveau en présence de toute la famille, Julie et Joséphine elle-même unirent leurs efforts aux siens, et l'on arracha à Fénella la promesse qu'elle assisterait à tous les bals suivants.

Le dandy avait remporté une victoire trop belle pour s'en tenir à ce premier succès ; il continua par fatuité peut-être ce qu'il avait entrepris comme une simple distraction, et lorsqu'il partit pour Paris, Fénella rentrée dans sa solitude,

ne put s'empêcher d'établir un parallèle entre Edmond et lui.

Elle souffrit bien, la pauvre âme! ces derniers plaisirs réveillaient toutes ses douleurs assoupies. L'image d'Edmond se représentait à elle avec plus de force; elle se reprochait presque comme une infidélité son nouveau penchant pour Arthur.

L'époux de Julie vint remplir auprès d'elle un funeste message:

— Vous avez inspiré, ma cousine, une sérieuse passion à mon parent Arthur de Basseville. Voici des vers qu'il m'envoie pour vous; en daignant les accepter, vous le mettrez au comble de la joie:

J'ai vu triste et penchée en sa douleur muette
Une fleur de beauté qu'un ingrat oublia,
Le goût le plus exquis préside à sa toilette,
Elle se pare encor pour celui qu'elle aima;

Un luxe de bon ton règne dans sa chambrette
Et l'on sent que l'amour a dû passer par là;
Ses yeux semblent chercher l'absent qu'elle regrette,
Humides et distraits. — Elle a nom Fénella.

Vos regards languissants, ô jeune et noble femme,
Et votre esprit d'élite ont captivé mon âme,
Et pourtant je ne veux aucun prix de mes soins;

Je ne demande pas une ardeur mutuelle;
Je vous estime trop pour vous croire infidèle :
Si vous pouviez m'aimer, je vous aimerais moins.

Ces vers que lut Fénella l'émurent profondément. Les temps étaient bien changés. Autrefois un semblable sonnet n'aurait fait aucune impression sur elle; alors, il en fut tout autrement. Elle crut avoir rencontré un cœur digne d'elle, et cessa de regretter Edmond. Lorsqu'elle pensait encore à lui, c'était avec le mé-

pris naturel que toutes les femmes professent pour l'homme qui les a oubliées, dès qu'elles parviennent à en aimer un autre.

Hélas! elle apprit bientôt que les vers d'Arthur, vain hommage de galanterie, n'étaient inspirés que par un vague sentiment sans but et mal défini, sorte de pâle copie de l'amour. Le dandy en avait fait autant pour mille autres.

On dessilla les yeux de la jeune fille d'une manière si évidente, si dure peut-être, que son âme passionnée se prit à faiblir et à vaciller comme la lueur d'une belle lampe... Une maladie de langueur la consumait; Joséphine était désor-

mais impuissante à calmer ses angoisses.

Fénella dépérissait sans pleurer, ses grands yeux noirs brillaient seuls sur son visage amaigri ; elle négligeait jusqu'à son extérieur.

Ces symptômes effrayants rapprochèrent d'elle, encore plus, Emile et Joséphine, coupables tous deux, l'un par excès de prudence, l'autre par excès d'amitié, mais innocents devant le ciel, car ils avaient involontairement péché.

— Les derniers bals l'ont tuée ! disait amèrement Joséphine.

— Edmond ! Edmond ! quel ange je

vous ai fait perdre! pensait douloureusement Emile.

L'infortunée Fénella n'avait plus d'autre pensée que celle de ses cruelles amours.

Un soir Joséphine et son mari étaient au chevet du lit de la jeune fille.

— Je souffre un peu moins, dit-elle, le terme de mes douleurs approche ; j'ai prié, un peu de calme est revenu dans mon âme. Pardonnez-moi les peines que je vous cause et conservez mon triste souvenir, pour faire éviter à d'autres l'écueil où je péris... Je vois trop tard la source de mes maux, mes amis ; l'affectation que j'ai apprise au berceau m'a

toujours fait paraître différente de ce que j'étais réellement... J'étais sensible, cependant, mon Dieu !... j'aimais de toutes les forces de mon être... Que le ciel leur pardonne !

Emile et Joséphine retenaient leurs sanglots avec effort.

— Oh ! dites-le moi, étais-je bonne ?

Joséphine tenait sa main décharnée et la baisait.

— Oh ! oui, tu es bonne, ma Fénella...

— Adieu !... je meurs !

— Non, non, ne meurs pas ; mon ange, ma sœur, je t'en supplie.

Un léger soupir se fit entendre ; Emile crut reconnaître le nom de son ami.

Et les deux époux agenouillés pleuraient et priaient au pied du lit.

Edmond de Saint-Ange resta fixé à Paris ; Emile Marcel à Aix ; ils conservèrent toujours l'un pour l'autre une tendre amitié. Quelquefois ils se sont revus, mais le nom de Fénella n'a jamais été prononcé par aucun des deux.

FIN DE FÉNELLA.

YVON ET ROBERT.

I

Le Départ.

Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie.

Le soleil allait se coucher, ses rayons étincelaient en paillettes dans le feuillage des grands arbres qu'agitait une fraîche brise du soir ; une paix profonde règnait dans les campagnes, les petits oiseaux gazouillaient gaîment leur dernière chanson d'amour ; l'air était plein de

pieuses harmonies; au loin l'on entendait la cloche du village ; à travers mille sentiers ombreux passaient les bons laboureurs qui revenaient des champs ; — Robert descendit lentement le perron du château, et, tout entier à ses rêveries, il s'enfonça au hasard dans le plus épais du bois.

Robert était l'hôte du vicomte de Saint-Ermel. Depuis bien longtemps il venait, chaque année, passer quelques jours auprès du vieil ami de sa famille : c'était autrefois pendant ses vacances d'écolier ou d'étudiant ; mais maintenant ses études et son droit étaient entièrement achevés ; il avait vingt ans révolus, et

c'était avant de choisir définitivement une carrière, qu'il faisait son dernier séjour, peut-être, au château de Saint-Ermel.

Les mystères de l'avenir sont toujours pleins d'inquiétudes, surtout lorsque l'on est sans fortune, sans protecteurs puissants, sans expérience, et que cependant on est capable de réfléchir. — Or, tel était le cas de Robert; — toutefois, le jeune étranger s'abandonnait en ce moment à des pensées d'une nature bien différente. Il pensait à Marthe, la blonde fille du seigneur châtelain, à Marthe, qui n'avait pas tout-à-fait quinze ans, blanche fleur à peine éclose, lys

naissant encore imprégné de la transparente rosée du matin ; — car, à l'aurore de la vie, une âme candide n'a que des larmes pures et douces ; sa tristesse naïve ignore le mal, elle soupire à l'approche de la douleur qu'elle ne connaît que de nom ; sa mélancolie n'est qu'une vague révélation des souffrances futures. Les anges du ciel, eux aussi, versent quelquefois des pleurs ! Si telle est la tristesse de la jeune fille, qui dira sa joie? qui peindra ses gracieux et francs sourires, ses regards animés du feu pétillant de l'innocence, sa gaîté mesurée et pourtant folâtre, sa causerie charmante, mélange de sensibilité, de raison et de fi-

nesse où le cœur et l'esprit ont une part égale ?

Robert n'essayait point de définir l'impression qu'il ressentait ; mais chaque année il avait retrouvé Marthe plus digne d'être aimée, et il l'aimait. A l'enfant rieuse et caressante, succédait une jeune fille douée de toutes les qualités que recherche un cœur de vingt ans. Marthe était d'une taille élancée, flexible et même frêle en apparence. Sa tête, encadrée dans les boucles de ses longs cheveux blonds, posait sur un col d'une élégance antique, ses grands yeux étaient d'un bleu azuré, céleste miroir de l'âme ; et son teint — la comparaison, pour da-

ter d'Homère, n'en est pas plus mauvaise — son teint avait la fraîcheur et l'éclat de la rose. Et puis Marthe était à la fois si bienveillante et si enjouée ; il y avait si peu d'afféterie dans ses manières, tout en elle était d'une simplicité si attrayante, que Robert, sans tenir compte des ennuis qui l'attendaient à ses débuts dans le monde, songeait amèrement à la nécessité de partir, sinon pour toujours, au moins pour un nombre d'années qu'il ne pouvait calculer.

En jetant les yeux sur les grands bois, il aperçut à travers les taillis le château sur lequel se reflétaient chaudement les rayons obliques du soleil; il s'arrêta,

s'appuya contre un arbre et laissa le champ plus libre à son imagination. La souveraine enchanteresse lui montra le bonheur au seuil de l'antique manoir; il fut heureux un instant :

Marthe, la noble héritière, répondait à son amour; lui s'était fait un nom illustre; après une absence de peu de durée, il revenait, non plus en étranger, mais en fiancé, en époux.

Qui n'a caressé de pareilles chimères, n'a jamais eu vingt ans.

Son joli roman touchait au dénouement auquel il se complaisait avec délices, lorsqu'un bruit de pas cadencés se fit entendre dans l'allée voisine. Le cré-

puscule avait succédé au jour, tout était sombre autour de Robert ; il allait quitter sa retraite, mais les pas se ralentirent ; il entendit distinctement des sanglots étouffés et deux voix qui se parlaient tout bas.

L'une était fraîche, au timbre argentin, mélodieux de tendresse ; l'autre plus grave et plus sonore ; toutes deux jeunes et pures. Elles se rapprochaient toujours :

— Yvon, mon bon Yvon, mon ami, disait la première, prends courage, au nom de la sainte Vierge, ne perds pas l'espérance. Cinq ans sont bien longs, ah ! je le sais, je ne le sais que trop ; mais tu me

retrouveras à la ferme. Je ne t'oublierai pas, va! sois-en sûr, je te le promets sur ma foi. Je prierai pour toi chaque jour, matin et soir, comme à présent; je prierai pour que le bon Dieu te protège et te ramène.

—Et moi qui comptais qu'ils m'avaient fait grâce! moi qui ne craignais plus d'être rappelé! Hier encore nous étions là, tranquillement, à la veillée, l'un à côté de l'autre. Et ton père riait de nous voir nous donner la main comme frère et sœur; et ma mère riait aussi, la bonne femme; et nous étions tous si contens! Mon cœur se brise de partir, Périne; j'allais être si heureux! Le mois prochain on

aurait fait la noce, ma mère me le promettait tous les soirs ; c'est que, vois-tu, c'était décidé, c'était fait !

Une grosse larme tomba sur la main d'Yvon, qui s'était interrompu pour donner un libre cours à sa douleur.

— Périne, je t'en prie, reprit aussitôt le jeune paysan, ne te désole pas. Non ! non ! ce n'est pas à moi de me plaindre quand tu souffres. J'aurai de la patience et du courage, sois tranquille, je veux être un vaillant soldat !... Au retour tu seras fière d'avoir un homme qui pourra se vanter d'avoir bien servi le roi !

— Pauvre ami, murmura Périne en s'essuyant les yeux avec son tablier, il

voudrait m'empêcher de pleurer... Va! ne prends pas tant de peine; pleurons ensemble, Yvon; ça fait du bien quand il faut se séparer pour si longtemps.

Le recrutement militaire rappelait impérieusement Yvon sous les drapeaux, après l'avoir laissé deux ans dans ses foyers; il fallait qu'il obéit au moment où il avait oublié sa position et que son mariage allait se conclure; l'ordre était arrivé le matin même.

— Les riches sont bien heureux! reprit amèrement le jeune conscrit; crois-tu, par exemple, que M. Robert serait parti s'il avait eu un mauvais numéro?

—Les riches s'aiment-ils comme nous? répliqua simplement la paysanne.

Les pas s'éloignèrent peu à peu, Robert n'entendit bientôt plus ce que disaient les fiancés; seulement leurs voix continuaient à se répondre. Aux soupirs, aux sanglots, succédaient encore des paroles de consolation, des prières, des promesses de constance et parfois de rians projets pour un avenir éloigné sans doute, mais certain.

—Ils s'aiment et se le disent, murmura Robert; ils se le disent franchement, ouvertement, sans arrière-pensée, dans la joie et dans la peine, avant comme après, toujours! Pauvre Yvon! il me nom-

mait!... Et ne suis-je donc pas aussi forcé de partir, moi ! Et qui me consolera ? qui songera seulement à mon angoisse ?

En faisant ces réflexions, Robert se dirigeait à grands pas vers le château ; lorsqu'il entra dans le salon où la famille se trouvait réunie, tout le monde s'entretenait du rappel d'Yvon. La fatale nouvelle avait passé de bouche en bouche, de la ferme à la cuisine, de la cuisine à l'office ; Madame venait d'en être instruite par sa femme de chambre. Marthe surtout semblait vivement touchée du malheur du jeune paysan.

— Il est vraiment dommage, dit le vicomte de Saint-Ermel, que je ne puisse

racheter ce garçon-là; sa position est intéressante; mais ce serait créer un fâcheux précédent; tous les autres métayers voudraient que j'en fisse autant pour leurs fils, ma fortune n'y suffirait pas.

— Et votre bonne action d'aujourd'hui vous attirerait plus tard la rancune irréfléchie de tous les autres, ajouta madame de Saint-Ermel. Donnez à Yvon quelque argent pour son voyage, promettez-lui une ferme à son retour du service, et vous aurez mieux fait sous tous les rapports.

— Si encore il avait été marié, j'aurais pu passer outre.

— Mon Dieu! dit Marthe, comme Périne sera triste! Elle paraissait si con-

tente depuis que son mariage était arrêté.

— Mon cher Robert, interrompit le vicomte de Saint-Ermel, puisque vous êtes décidé à nous quitter et que rien ne peut vous retenir, voici une excellente occasion pour vous. Nos paysans doivent accompagner Yvon jusqu'au bateau ; faites route avec eux ; tout naturellement ils ramèneront ici votre cheval.

— J'y songeais, répondit le jeune homme qui ajouta d'une voix étouffée : — Que le moment des adieux est pénible !

Marthe leva sur lui ses grands yeux bleus.

— Aussi, poursuivit le vieux gentil-

homme, je vous recommande comme une œuvre de charité, de raffermir par quelques mots d'encouragement le moral de notre infortuné conscrit.

Le lendemain matin, un nombreux attroupement avait lieu dans les environs du château ; Yvon partait. Tous les habitants des fermes voisines l'entouraient, le plaignaient, lui prodiguaient les consolations. Sa fiancée était auprès de lui, sa mère l'accompagnait en pleurant, son père et celui de Périne venaient ensuite, et lui ne dissimulait pas sa douleur ; pourquoi l'aurait-il cachée ?

Le vicomte de Saint-Ermel, qui avait eu déjà un entretien particulier avec le

jeune paysan, était monté sur un tertre ; madame de Saint-Ermel et sa fille se tenaient à côté de lui ; ils assistaient à la scène dont Yvon était le principal acteur. Ce dernier en passant salua le seigneur châtelain et sa famille d'un air de respect et de gratitude.

— Courage, mon ami, courage ! lui cria M. de Saint-Ermel.

Alors Robert s'approcha, prit congé de son hôte en termes affectueux et polis ; le vicomte lui serra cordialement la main en l'invitant à revenir au château le plus tôt possible ; madame de Saint-Ermel lui souhaita des succès et du bonheur.

— Mon bonheur, pensa Robert, je m'en éloigne, je le fuis !

Et il adressa plus particulièrement ses dernières paroles à Marthe, qui répondit avec une bienveillance marquée ; puis elle s'inclina en souriant ; le joli mot : Adieu ! effleura ses lèvres.

Robert fut reconnaissant de l'expression toute aimable qu'elle donna à cette formule si simple et pourtant si poétique.

Enfin il sauta à cheval et prit seul une allée détournée au bout de laquelle il devait revenir sur la route où se trouvaient les paysans. Mais il tenait à ne point trahir son émotion. L'allée était déserte. Cette solitude lui permettait

d'ôter pour un instant le masque des convenances, d'être lui-même, de soupirer librement; son cœur battait; ses yeux étaient humides.

— Yvon! heureux Yvon! dit-il à demi-voix, tu te plains! Et ta Périne t'aime, et tu le sais! Elle t'attend et tu t'affliges, et tu dis en parlant de moi: Les riches sont bien heureux! Ah! que le sac de soldat me paraîtrait léger si dans cinq ans Marthe devait m'appartenir!

Ce ne fut qu'au moment de disparaître derrière les massifs que Robert se retourna pour revoir de loin, une dernière fois, la blonde et rieuse jeune fille dont il emportait le souvenir. Marthe

était entre son père et sa mère qui reprenaient tout doucement le chemin du château. — De qui parlaient-ils donc? — Du pauvre Yvon sans doute!

Robert les vit remonter le perron et rentrer dans l'intérieur du château. Alors, comme son cœur se gonflait, il prit bravement son parti, piqua des deux et se laissa emporter au galop jusqu'à l'embranchement des routes. Les paysans, eux, allaient à petits pas : l'un portait le sac, l'autre la gourde d'Yvon, un troisième son bâton de voyage, car à présent le jeune conscrit donnait un bras à sa mere, il tenait de l'autre main la main de Périne. Robert fit halte. Dans

l'éloignement le château lui apparut encore sur la hauteur d'où il domine la vaste plaine et les grands bois de Saint-Ermel.

— Adieu, Marthe ! adieu ! Adieu tout mon bonheur ! dit-il en composant son visage, car les paysans s'approchaient. Ils étaient moins nombreux ; la plupart étaient retournés aux travaux.

Une heure après, lorsqu'on arriva au bord de la rivière, l'escorte du conscrit se réduisait à sa famille et à celle de sa fiancée. Nous ne décrirons pas leur séparation. Yvon pressait Périne sur son cœur, il l'embrassa tendrement ; sa mère les bénissait, et les vieux laboureurs eux-

mêmes avaient des larmes dans les yeux. Après avoir remis son cheval à un petit garçon de la ferme, Robert descendit dans le bateau ; du fond du cœur il enviait le sort d'Yvon.

Cependant, quand les sinuosités de la rive cachèrent au jeune villageois ses amis, ses parents, sa fiancée, tout jusqu'au clocher du bourg ; quand le dernier cri, le dernier geste, le dernier regard furent échangés, et que le pauvre garçon laissa tomber pesamment sa tête entre ses mains, Robert vint à lui, frappa familièrement sur son épaule et fit de son mieux pour remplir les intentions du père de Marthe.

II

Le semestre.

Au bout de trois ans, Yvon, alors caporal de grenadiers, remontait la rivière au lieu de la descendre ; il venait en semestre à Saint-Ermel. Nous laisserons juger de sa joie ; il allait revoir sa vieille mère, sa bonne Périne et passer

son congé près d'elles. Il ne devait plus ensuite s'absenter que pour dix-huit mois, et alors enfin les cinq ans seraient révolus.

Dans le même bateau se trouvait un visage ami :

— Ah ! par exemple ! monsieur Robert, voici un hasard, quoi ! Vous revenez au pays le même jour qu'Yvon..... Mais apparemment ce n'est pas votre premier semestre, à vous, depuis le jour..... vous savez. Je n'étais pas gai, cette fois-là, et vous me dîtes de bonnes paroles que j'ai toujours gardées ici, monsieur Robert, ajouta le grenadier en mettant la main sur son cœur. Vous

voyez qu'elles ont profité, poursuivit-il en montrant ses galons et ses épaulettes de laine.

Robért sourit tristement.

— Pardon ! mon brave caporal, dit-il, c'est aussi mon premier semestre ici, et probablement il ne sera pas aussi long que le vôtre.

— Possible que oui ! possible que non ! répliqua le militaire, dont la physionomie prit une certaine expression de finesse ; qui vivra verra, comme on dit. Il n'y a pas que Périne à Saint-Ermel, n'est-il pas vrai ? C'est ce qu'on se disait le soir à la veillée, voici déjà trois ans de ça. Vous étiez jeune alors, vous n'aviez

pas un brin de barbe ; mais à présent vous êtes un homme. Mademoiselle Marthe était déjà grande dans ce temps-là ; j'imagine qu'à cette heure elle est tout à fait montée. Elle aura du plaisir à vous revoir, j'en suis bien sûr, allez !

Robert sut gré à son franc interlocuteur de formuler ainsi l'espérance chimérique dont il se berçait si souvent ; mais il se garda bien de répondre, même à mots couverts, aux hypothèses de l'honnête grenadier. Seulement il se complut à l'entendre mêler le nom et l'éloge de Marthe aux louanges de Périne, qui, disait le soldat, n'avait jamais passé un mois sans lui écrire.

Parfois, Robert étouffait un soupir et détournait la tête.

La conversation des deux compagnons de route se prolongea sur le même sujet jusqu'au moment où l'antique manoir se dessina au sommet de la colline.

Un instant après, Périne était dans les bras d'Yvon ; la joie se répandait parmi les paysans, on accourait de toutes parts au devant du jeune grenadier. Robert eut le temps d'être témoin de cet accueil avant d'entrer dans le salon du château.

— Soyez le bienvenu, mon cher enfant ! s'écria le vicomte de Saint-Ermel

avec une vivacité cordiale. Comment vont vos affaires? Parlons-en, je m'intéresse à tout ce qui vous touche.

Madame de Saint-Ermel félicita bientôt le jeune ami de son mari de la manière dont il avait débuté dans le barreau.

— Continuez ainsi, dit-elle, vous avez devant vous un bel et solide avenir. Aujourd'hui l'on arrive à tout par la carrière où vous êtes entré d'une manière si brillante.

Marthe regarda Robert et baissa les yeux en rougissant; Robert, qui rougissait aussi, s'approcha d'elle pour lui adresser quelques paroles auxquelles la

jeune fille répondit avec autant d'esprit que de sensibilité.

— M'aimerait-elle ? se demanda le jeune homme en tremblant. Par une transition naturelle, il vint à songer à Yvon et à Périne, à l'entretien qu'il avait entendu dans le bois, au départ et au retour de l'heureux conscrit. Il en parla, ne dit que ce qu'il fallait dire, mais il espéra peut-être que Marthe le comprendrait. Le comprit-elle ? et les jours suivants saisit-elle quelques unes des nombreuses allusions que Robert semait à tous propos presqu'involontairement ? Plusieurs fois il fut tenté de s'exprimer en termes plus clairs et plus positifs ; les

occasions ne lui manquèrent pas. Il fut souvent laissé en tête-à-tête avec Marthe ; mais, par-dessus tout, Robert était un noble cœur, incapable d'abuser de l'hospitalité, de la confiance absolue qu'on lui témoignait ; il s'en tint aux énigmes les plus délicates.

Le bruit avait déjà couru que le vicomte de Saint-Ermel projetait un riche mariage pour sa fille, unique héritière de son immense fortune. Robert l'avait appris pendant son absence, il en avait bien souffert. Pourtant, comme rien n'était changé dans l'intérieur de la famille, il conservait encore une faible illusion. On renonce si difficilement à un espoir

qui, pendant trois années de luttes et de travaux, a rempli tous vos loisirs, a fait toutes vos délices.

Robert se contenta de causer avec la mère de Marthe, il parla de son désir de se marier ; d'avoir lui aussi son intérieur, une famille, des affections solides ; — on lui dit qu'il était encore bien jeune ; on l'engagea fortement à fréquenter le monde, car, du reste, on abondait dans son sens.

Dans quelques années, quand sa position serait bien assurée, il était impossible qu'avec sa naissance, son éducation, ses bonnes manières et sa réputation qui aurait nécessairement grandi,

il ne trouvât point une alliance convenable. Tout cela était entremêlé de réticences transparentes, de remarques fort judicieuses et remplies d'à-propos. Un avocat devait épouser une jeune personne élevée à la ville et habituée à y vivre. Le barreau nécessitait une grande assiduité :

— Ce qui ne nous empêchera pas, je l'espère, poursuivit la bonne dame, de vous voir tous les ans, n'est-ce pas? Vous avez des vacances sur lesquelles Saint-Ermel a des droits imprescriptibles. Je suppose que désormais vous ne resterez plus trois ans sans revenir ; c'était bien, la première fois, il s'agissait alors de

vaincre les obstacles du début, mais à l'avenir cette cause n'existera plus et vous ne serez plus infidèle.

— Soyez assurée, Madame, que Saint-Ermel est toujours présent à la mémoire de mon cœur.

— Je vous crois, mon ami, répondit la mère de Marthe en souriant.

— Et s'il dépendait de moi, je voudrais y passer mes jours, ajouta le jeune homme avec chaleur.

Madame de Saint-Ermel détourna fort simplement la conversation; au bout de trois phrases elle parlait de sa fille; puis, sans avoir l'air d'y attacher aucune importance et cependant d'un ton presque

confidentiel, elle dit que Marthe étant destinée à posséder de grands biens fonciers, il convenait qu'elle épousât un propriétaire, un habile agriculteur.

De tout ce que Robert ignorait, l'agriculture était certainement ce qu'il ignorait le plus ; il s'en était tenu sur ce point aux *Géorgiques* de Virgile.

III

Congé définitif.

Deux ans entiers s'écoulèrent avant que Robert pût revenir au château de Saint-Ermel; sur ces entrefaites, cependant, il avait revu Marthe pendant un hiver qu'elle passa à la ville, il avait dansé avec elle, il avait évoqué tous leurs communs souvenirs d'enfance, il crut

même être parvenu à plaire. Enfin, aux vacances suivantes, il reparut au manoir, où on l'accueillit avec la même bonté que par le passé ; il trouva Marthe plus charmante que jamais. La jeune fille touchait à sa vingtième année, elle était ravissante de grâce, de beauté, de douceur.

Robert pleurait chaque soir quand il rentrait dans sa chambre, mais pendant le jour il semblait être le plus heureux des hommes, — il la voyait.

Un sergent décoré revint au village de Saint-Ermel à la même époque ; c'était Yvon. Il portait à sa boutonnière le triomphant étui de ferblanc du congé définitif. Mais déjà tout était prêt pour la noce,

les bans avaient été publiés d'avance. Le surlendemain Périne épousa son fidèle fiancé, qui déposa joyeusement les galons d'or pour la simple veste de laboureur.

L'allégresse régnait dans les fermes de Saint-Ermel. Au château, quand vint le soir, on parla beaucoup de mariage.

— Ma foi, mon cher Robert, interrompit tout-à-coup le vicomte de Saint-Ermel, je ne vous ferai pas plus longtemps mystère de nos projets. Vous êtes notre ami comme l'était votre excellent père, vous saurez tout.

Robert tressaillit ; Marthe s'en aperçut

et se troubla; madame de Saint-Ermel continua paisiblement à broder.

— Apprenez donc, poursuivit le vieux gentilhomme, que Marthe épouse, le mois prochain, M. le baron Georges Ponthieu, riche de deux cent mille livres de rente.

Robert ne répliqua rien, il devint pâle comme un linceul; mais il était dans l'ombre, Marthe seule remarqua sa pâleur.

— Eh bien! que dites-vous de cela? demanda enfin le seigneur châtelain, étonné du silence de Robert.

Le jeune homme fit un violent effort sur lui-même et du ton le plus naturel:

— Acceptez, je vous prie, dit-il, mes félicitations bien sincères, et croyez que mon plus vif désir est de voir cette union faire votre bonheur à tous.

La veille de l'arrivée du baron Georges Ponthieu, Robert s'excusa de ne pouvoir prolonger son séjour : — il avait reçu une lettre d'affaires qui l'obligeait à partir sans délai ; il était au désespoir, disait-il, de se voir privé d'assister au mariage de mademoiselle Marthe.

Cette fois, à l'embranchement des deux routes, il ne se retourna pas pour jeter un dernier regard sur le château de Saint-Ermel.

. . . .

Le baron Georges Ponthieu était un financier aussi peu agriculteur que Robert; seulement, il n'avait jamais lu *les Géorgiques*. D'une naissance assez ordinaire, de manières et d'esprit assez communs, il est assez laid, assez ignorant et assez vieux; il passe pour assez honnête homme; et, quoique assez maussade, il rend Marthe assez heureuse.

Il est inutile de dire qu'Yvon et Périne, après dix ans passés de mariage, voient encore les doux rayons de la lune de miel; leur ferme prospère à souhait; autour d'eux grandissent une foule de jolis enfants, têtes blondes, roses et joyeuses, riches de vie et de santé. La baronne

Georges Ponthieu leur envie ce bonheur qu'elle ne connaîtra jamais. Un vide glacial règne dans son cœur, surtout depuis qu'elle a eu le malheur de perdre son père et sa mère, morts quatre ans après son mariage : une grande froideur existait pendant les derniers temps entre eux et leur gendre, à ce qu'assurent les gens du pays.

Quant à Robert, il n'est jamais retourné à Saint-Erme! ; maintenant il est à Paris. La fortune lui a été favorable : du barreau il s'est lancé dans la politique. Aux dernières élections, il fut nommé membre de l'assemblée nationale, où il siége à la place la plus honorable. On

nous a affirmé qu'il professe une profonde horreur du mariage, et que souvent il lui échappe de dire qu'il voudrait être né paysan. Ce sont là, du reste, avec un peu de misanthropie, les seuls travers d'esprit qu'on lui connaisse. Aujourd'hui, certainement, s'il le voulait, il pourrait épouser une femme très riche qu'il rendrait aussi assez heureuse.

FIN.